



NUMÉRO

22

A stylized anatomical illustration of a human heart, colored in shades of red and pink, with blue and yellow vessels. The heart is shown in a three-quarter view, highlighting the major arteries and veins. The word 'INDISPENSABLE' is overlaid in large, bold, blue capital letters across the center of the heart.

INDISPENSABLE

13
TEXTES
COURTS

SOMMAIRE

| | |
|--|-----|
| <i>Le pont de pierre</i> de Jean Weber | 2 |
| <i>Coup de barre</i> de Brice Gautier | 5 |
| <i>Chez les gens</i> de Gilles Ascaso | 12 |
| <i>Férale</i> de Cyril C. Sarot | 17 |
| <i>Sur l'Aire des Cérémonies</i> de Dominique Louyot | 23 |
| <i>NTM</i> de Claire Von Corda | 33 |
| <i>Le Dilemme de Roger Fédéral</i> de Stéphane Paccaud | 45 |
| <i>Le secret d'une fille manquée</i> de Goliathus | 58 |
| <i>La Source</i> de Jean-Pierre Védrines | 64 |
| <i>Un grand merci à tous</i> de Maëlig Duval | 75 |
| <i>Algorithme</i> de Keyvan Sayar | 80 |
| <i>Déterrera la bien femme</i> de Tampa Simoni | 87 |
| <i>La paix pour demain ou la guerre pour toujours ?</i> de Francis Zamponi | 93 |
| ■ ■ ■ | |
| Les auteurs | 116 |
| Ours | 120 |

LE PONT DE PIERRE

Jean Weber

Depuis très longtemps, les habitants de Mulari se mouillaient les pieds lorsqu'ils voulaient traverser la Bidouze. Les enfants trouvaient ça drôle, les adultes, surtout ceux qui étaient chargés d'outils ou de bagages, riaient moins.

Il y avait bien ce gué par lequel passaient bêtes et gens. Mais au printemps surtout, quand, depuis les lointaines Arbailles basques et leurs sources mystérieuses, dévalaient en grondant les eaux tumultueuses et glacées, on ne pouvait plus traverser du tout d'une rive à l'autre.

— Il nous faudrait quelque pont comme à Bayonne, disaient les uns.

— Un pont de pierre haut et bien solide, ajoutaient les autres.

— Oui mais ici personne ne sait construire de pont, disait tout le monde...

Et chacun retournait à ses occupations.

Les forgerons forgeaient. Les scieurs sciaient. Les tailleurs de pierre faisaient chanter les grosses dalles grises et bleues en les travaillant.

Dans le bruit joyeux des sonnailles, les bêtes allaient aux champs guidées par les petits bergers que leurs chiens fébriles accompagnaient. On entendait la roue des chariots moudre les routes empierrées. Claquait dans l'air chargé de tous les sons du labeur des hommes, le fouet des rouliers d'âpre langage.

Or, un jour à Mulari s'en vint un soldat de la Grande Armée de Napoléon. *An, Dé, An, Dé* ! Il prit pension à l'auberge des Deux Canards.

Il avait, racontait-il, perdu un bras sur la Bérézina. « Crénom mes cadets ! Un boulet de canon me l'a volé ! » Sur sa poitrine on pouvait voir le ruban rouge de la Légion d'honneur.

Comme deux anciens à béret sirotaient leur chopine en causant de tout et de rien, le soldat qui n'en était plus un puisqu'on l'avait réformé se mêla à leur conversation.

— Un pont, il vous faut un pont ?

— Que oui, la bleusaille

— Il nous en faut un beau avec au moins trois arches !

Le soldat qui n'en était plus un se mit à réfléchir en fredonnant une marche militaire du temps où il avait ses deux bras :

— Moi, je peux vous en construire un, de pont. Un beau à trois, quatre ou cinq arches. J'étais pontonnier sur la Bérézina c'est dire si ça me connaît l'ouvrage. Mais dame, faudra me fournir trois ou quatre aides, les matériaux et les outils et puis me payer !

— De l'argent ? C'est que par ici on n'a point trop de cet argent qui tinte et qui roule !

— J'ai pas parlé d'argent, non.

— Alors quoi ?

— Une petite ferme, un peu de terre et un petit bois. Ce serait ça mon salaire...

Les deux vieux se regardent. Ils comprennent qu'ils n'ont pas d'autre solution que d'aller voir Monsieur le Maire sans tarder. L'été approche. La Bidouze est pauvre en eau. Son lit est comme un os tout rongé. Il n'est pas meilleure saison pour bâtir un pont.

L'affaire est faite ! Devant témoins, le Maire qui louche d'envie sur la décoration du soldat s'est engagé. Juré ! Le militaire manchot aura sa petite ferme et son petit bois à la livraison du pont. Trois belles arches élancées et hautes sur la Bidouze.

À une vitesse prodigieuse, travaillant jour et nuit sous la direction du pontonnier expert, les ouvriers de fortune réalisent le fier ouvrage tout en pierre de Bidache. Il est béni par Monsieur le Curé, un chœur d'hommes salue l'événement tandis qu'un défilé de charrettes décorées tirées par de grands bœufs blonds emprunte

le pont dont la solidité est ainsi éprouvée. La population acclame le soldat juché sur un tonneau. Il y a des discours. Des danses. On sert une garbure riche et gourmande. Du vin de Béarn aussi. « Ce pont est le plus beau jour de ma vie », souligne Monsieur le Maire qui a la chopine optimiste et fait l'intéressant devant le Sous-préfet qui l'a nommé à ce poste et lui a fait prêter serment au régime.

Le lendemain, le soldat qui n'en est plus un se fait conduire à la ferme qu'on lui a promise. Loin de tout, dans un fond de vallon humide et boueux, c'est une bâtisse sinistre à demi ruinée. Le toit est crevé. Les ronces envahissent les abords. Le militaire cherche son bois. On lui montre un pauvre tas de bûches en partie pourries. Trois ou quatre stères à peine. Moqueur, un merle commente la scène dont les rieurs s'amuse sous cape. Le pontonnier qui garde le silence dévisage son monde.

— Vous êtes ici chez vous, dit le Maire avec gravité.

— Je saurai bien vous remercier de toutes vos bontés, répond mystérieux le manchot.

Comme le jour décline, on se sépare laissant le militaire prendre possession des lieux.

L'automne est arrivé. Les arbres sont nus, déshabillés par les bourrasques. Les habitants de Mulari et des villages voisins se sont habitués au pont jeté sur la Bidouze. Il leur facilite la vie et ils en sont fiers comme si ils l'avaient eux-mêmes construit. Le soldat qui n'en est plus un a disparu. On rit encore du bon tour de renard qu'on lui a joué.

Une nuit de novembre, dans l'obscurité, une ombre au pied du pont s'est glissée. Après de nombreux allers et retours de pile en pile et de culée à culée, elle s'est effacée laissant derrière elle une étincelle minuscule qui court. *Ba-Baoum !* Il était trois heures après minuit quand une terrible explosion secoua le petit pays.

À l'aube, tout le village de Mulari vint se masser au bord de la Bidouze dans laquelle gisaient les ruines du pont aux trois arches. Une odeur de poudre flottait dans l'air humide et froid. Posée sur un garde-corps demeuré intact, un enfant trouva une belle médaille rutilante. Monsieur le Maire reconnut la Légion d'honneur qu'il convoitait tant. Elle semblait le narguer.

COUP DE BARRE

Brice Gautier

Au moment précis où je démarre la voiture, je pense aux deux-cent-cinquante messages non lus qui bouillonnent dans mon mobile, dont une bonne moitié n'est que du bruit de fond, la majeure partie de ce qui reste ne me concerne pas ou ne m'est pas réellement adressé, la quasi-totalité du résidu ne contient que des stupidités mais deux, peut-être trois courriels sont cruciaux, requièrent mon attention pleine et entière, ma totale concentration, une analyse minutieuse puis une réponse incisive, incontestable, définitive. Quand on gère une affaire comme la mienne, dix minutes de retard dans la réaction sont autant de secondes laissées à un feu de brousse qui va réduire la savane en cendres sur des centaines de kilomètres carrés, et au moment où des dizaines de boute-feux rôdent autour de ma savane, qu'est ce que je fais ? Je pars en week-end ! Je fourre mes deux gosses et ma femme qui fait la gueule dans mon Audi, et je déguerpis au milieu de nulle part sous prétexte qu'on ne fait jamais rien en famille et qu'il faut bien qu'on prenne un peu de temps pour être tous ensemble ! Ensemble ! Avec les filles qui resteront de toutes façons collées à leur écran même en cas d'accident nucléaire majeur, et Stéphanie qui ne communique plus avec le reste du monde que par l'intermédiaire de son téléphone mobile. Qu'est-ce qu'il en restera de cette foutue famille si je perds l'affaire et si ma boîte capote ? Si mon abruti d'associé ne répond pas à la seconde au courriel qui va décider du budget de la boîte

pour les deux ans qui viennent ? S'il se trompe d'un microgramme dans le devis ? S'il foire d'un millimètre le descriptif des travaux ? C'est simple : deux familles monoparentales dont un pauvre entrepreneur au chômage coupé de ses enfants, car j'ai beau gagner actuellement dix fois le salaire de ma femme, c'est elle qui aura la garde, évidemment. Et d'abord de quelle famille parle-t-on ? De cette pitoyable cellule où se côtoient quatre étrangers dont deux pré-ados en roue libre qui tentent de trouver leurs repères de futurs névrosés entre une mère dépressive et un père absent, et deux individus de sexe indéterminé qui occupent leurs journées à s'éviter jusque dans leur propre lit ? Quelle blague !

Je passe la première d'un geste rageur tandis que Stéphanie programme le GPS de son mobile pour nous guider vers Pontarlier, là où une de ses amies a dégotté un gîte adorable en pleine nature, à deux heures et demie à peine de Lyon, dans un endroit charmant entouré de bois et de prés où paissent des vaches que les enfants vont adorer. Traduction : un trou humide qui va sentir la poussière et où on va se flinguer les chaussures en marchant dans la bouse. Dans la base de données du GPS, l'adresse fournie par le gîte correspond à une impeccable zone entièrement vide, à moins de dé-zoomer d'une vingtaine de kilomètres pour trouver une route indiquée en pointillés. Deux heures trente-six minutes de route, si tout va bien. Mon téléphone mobile clignote sournoisement sur le tableau de bord. Vous avez deux-cent-soixante-treize messages, me susurre-t-il de sa voix subliminale, dont un provient de votre associé qui ne sait pas quoi faire sans vous car il n'est qu'un débile profond.

Le week-end promet d'être long.

Je démarre en faisant crisser les pneus de l'Audi.

Le trajet se passe plutôt bien, à une alerte au vomis près dans les virages du Jura. Ma femme et moi échangeons environ trois paroles et deux grognements, ce qui me laisse le loisir de penser à cet appel d'offre que mon associé décérébré ne sera pas capable de gérer. Je sens des sueurs froides me couler dans le dos à l'idée

qu'il est peut être parti en week-end en se disant que tout cela pouvait attendre deux jours. Je me promets mentalement de l'appeler dès que possible pour le cadrer – en d'autres termes lui balancer mon poing dans la gueule et lui arracher les yeux à la petite cuillère pour lui faire comprendre qu'il ne suffit pas de jouer au chef d'entreprise, il faut en avoir l'envergure. Je dresse la liste de ce que je vais devoir faire de toute urgence lundi matin, non, dimanche soir, et finalement le trajet me semble trop court quand le GPS m'indique de sa voix métallique que notre destination se trouve à cinq cents mètres sur la droite. Les enfants et leur mère dorment comme des pierres.

Quand j'éteins les phares de la voiture, j'ai nettement l'impression de plonger dans le néant. Seul le tempo lourd de la pluie sur le pare-brise me relie encore à une réalité tangible. Pas besoin de sortir pour deviner qu'il fait froid. L'absence du ronronnement du moteur réveille instantanément les passagers. Nous tentons une sortie dans cet étrange vide sidéral humide et gelé. La propriétaire – une femme qui, au téléphone, avait l'air d'avoir au moins trois-cent-dix ans – avait indiqué à Stéphanie la cachette de la clé, sous un des pots de fleurs de la fenêtre à gauche de la porte d'entrée. À la lueur faiblarde de notre téléphone, nous soulevons méthodiquement et sans succès un bon million de pots et caches possibles, jusqu'à ce nous trouvions enfin la clé par miracle accrochée derrière un volet. Nous sommes trempés jusqu'à la moelle des os quand des cris nous ramènent précipitamment vers la voiture pour découvrir que les filles réveillées ont colonisé la place du conducteur et se battent pour s'amuser, qui avec le volant, qui avec les phares. Deux taloches plus tard, nous sommes dans le salon du gîte avec une collection de bagages trempés, deux morveuses hurlantes cantonnées dans la première chambre où nous avons pu les enfermer et un grand désarroi devant l'état réel de cet adorable gîte de campagne qui nous révèle sa nature véritable et prévisible : un cloaque poussiéreux où un canapé informe achève sa décomposition accompagné d'une table épuisée et de deux poufs dans lesquels l'entomologiste passionné pourrait reconstituer une dynastie d'acariens jusqu'à l'Antiquité.

Le week-end promet d'être long.

Soudain, tandis que nous pataugeons au beau milieu de cette grosse flaque de déception et de fatigue, je sens un bourdonnement familier dans la poche de mon pantalon. Mon téléphone. Je sors précipitamment l'objet, fébrile à l'idée de recevoir des nouvelles du gallinacée autiste qui me sert d'associé, mais ce que je vois sur l'écran me glace de stupéfaction.

Batterie faible.

Un flash aveuglant de lucidité m'indique alors avec certitude où se trouve mon chargeur : sur mon bureau. À Lyon. Juste au moment suivant, deux événements majeurs se produisent : le premier prend la forme de la notification habituelle de nouveau message, ce petit bruit qu'on trouve au départ charmant et original avant de se muer en une torture raffinée sur le modèle du supplice de la goutte d'eau : non léthal, mais totalement insoutenable. J'appuie machinalement sur la zone de l'écran qui ouvre ma boîte aux lettres et mon cœur fait un bond : en haut de la liste figure le nom de mon associé, accompagné des quelques premières lettres de son message :

« Urgent : problème avec le mo... ».

Mon cerveau passe immédiatement en alerte maximale et j'enfonce mon doigt dans ce fichu écran pour accéder au message en entier tandis que je passe en revue la liste exhaustive des mots qui commencent par « mo ». Mollusque ? Motocyclette ? Moustique ? Putain, il y en a des dizaines !

C'est là qu'intervient le second événement majeur.

La barre.

L'unique barre du pictogramme indiquant l'intensité du signal du réseau disparaît instantanément, laissant l'écran de mon téléphone dans un état hagard, un petit cercle de couleur bleuâtre tournant indéfiniment sur un fond plus clair sans parvenir à afficher quoi que ce soit d'intelligible. Je jure. Ma femme grogne à l'autre bout du salon parce qu'elle se tape seule le rangement de nos affaires. Je ne l'entends pas, j'entame une sorte de danse épileptique dans le but de trouver l'endroit de la pièce où la barre magique doit réapparaître. J'explore tous les recoins, je grimpe sur les chaises,

mais pas de barre ! Je jure à nouveau, je fonce vers la sortie tandis que Stéphanie gueule quelque chose d'humide. La pluie qui a redoublé me happe instantanément, rendant encore plus inutilisable cette chose pathétique et vaine que devient un téléphone mobile tactile mouillé. Toujours pas de barre ! Je cours droit devant moi dans la nuit diluvienne, mes chaussures se transforment en deux éponges froides et boueuses mais je ne pense qu'à une chose : retrouver cette fichue barre, savoir ce que ce lombric lobotomisé a pu faire comme boulette sur l'appel d'offre, trouver la solution, résoudre le problème et rentrer immédiatement l'écorcher vivant et me servir de sa peau comme abat-jour. J'avance comme un damné le long du chemin que nous avons emprunté dans l'autre sens en voiture, transi de froid, trempé jusqu'à l'âme mais toujours déconnecté du réseau. La route s'enfonce presque immédiatement dans la forêt. Un rideau d'obscurité absolue s'abat devant mes yeux incrédules, avant de laisser place à des formes indéfinies qui en toute logique doivent appartenir à des arbres. Mon cerveau détrempe tourne à toute vitesse pour identifier ne serait-ce qu'un embryon de solution. N'ai-je pas aperçu une espèce de tour de métal sur ma droite en arrivant ? Un relais ? Était-ce il y a deux kilomètres ? Vingt ? Je me souviens qu'il y avait une colline sur ma droite tout à l'heure, et la lune qui montait en arrière plan derrière les nuages éclairait la silhouette famélique et blafarde de ce qui aurait pu être un relais téléphonique. Et là, sur ma gauche, n'est-ce pas quelque chose qui ressemble à une colline ? Sur mon écran figé, que je consulte toutes les dix secondes, le message est toujours bloqué dans les limbes du réseau tandis que l'écran indique qu'il ne me reste qu'une fraction infinitésimale de la capacité de la batterie. Je décide de jouer le tout pour le tout : je plonge dans les bois pour tenter d'atteindre la colline, je me fiche de ne plus rien y voir, du froid polaire et de la boue qui s'agglutine autour de mes chaussures ! Tout ce que je veux, c'est empêcher mon entreprise de se transformer en un petit tas de cendres fumantes à mon retour. Je ne peux compter que sur moi-même et je trouverai ce putain de relais ! Mes yeux s'habituent à l'obscurité tandis que je progresse dans les feuilles mortes, humides et glacées. Le terrain est légèrement en pente, ce qui me laisse penser que la colline est là, toute proche, et d'ailleurs,

n'est-ce pas une barre qui vient d'apparaître sur mon écran ? J'ai à peine le temps de pousser un cri de jubilation que mon pied gauche dérape et que mon corps bascule comme un vieux sac dans une espèce de cavité puante, exécute plusieurs tonneaux impuissants et probablement ridicules avant de s'immobiliser sur une surface molle, froide et gluante.

Je mets plusieurs secondes avant de reprendre contact avec la réalité, qui se révèle plutôt désastreuse. Je suis au fond d'un trou gorgé d'eau croupissante d'environ trois mètres de profondeur, une doline, une de ces cavités ouvertes qui se forment dans les terrains calcaires. Ma jambe et ma cheville gauches me font atrocement mal, je ne peux pas tourner la tête sans risquer de tourner aussi de l'œil tant la charnière de mon cou me semble peu fiable. Je pivote lentement sur moi-même pour explorer ma prison. Au sol, un peu sur ma droite, j'aperçois une faible lumière rouge clignotante. Mon mobile ! Si je parviens à sécher la surface de l'écran, je vais pouvoir appeler au secours. J'avance le bras, je saisis l'objet. Sur l'écran le cercle bleuâtre s'est arrêté. Le message de mon associé s'affiche en entier. Je le parcours fébrilement, lis un mot sur trois, comprends que ce taré n'a pas pu se connecter sur l'application destinée à déposer les appels d'offre et qu'il a besoin du mot de passe – Mo ! Mot de passe ! – utilisé lors de la première connexion, mot de passe qu'il n'a pas perdu bien sûr, mais qu'il n'arrive pas à retrouver – est-ce que je ne t'ai pas dit de le noter, fichu crétin des Alpes ? Parce que moi, je l'ai noté sur mon mobile comme il aurait dû le faire s'il avait eu le moindre neurone qui surpasse le niveau de celui d'une limace arriérée ! Je pianote sur mon clavier et je lui trouve son mot de passe en moins de trente-deux secondes, avant de lui envoyer sèchement par SMS sans le moindre commentaire pour économiser ma...

C'est à ce moment que mon mobile s'éteint, épuisé. Je le regarde, interdit, dépenser ses derniers électrons dans une pitoyable ritournelle d'adieu. Je suis coincé au fond d'un trou puant, dans une forêt du Jura où personne ne m'a vu entrer, ma cheville me fait atrocement mal, je ne peux plus tourner le cou, la pluie vient

de recommencer et je n'ai plus aucun moyen d'indiquer où je suis. En y réfléchissant, j'imagine Stéphanie aller se coucher sans m'attendre, fâchée par mon attitude de ce soir, sans s'inquiéter de l'endroit où je me trouve. Au mieux, elle appellera les gendarmes demain matin.

À moins qu'elle ne pense que je l'ai quittée sans un mot.

Est ce que ce serait mon genre ?

Si c'est mon genre, je suis mort.

Si je pourrais dans ce trou, j'aurai au moins la réponse à cette question.

Le week-end promet d'être long.

CHEZ LES GENS

Gilles Ascaso

On ne sait jamais chez qui l'on va, quand on va chez les gens. On ne sait jamais ce qui nous attend derrière un pignon bourgeois, derrière une grille aux jasmins emmêlés, une porte d'entrée. Pourtant, un vestibule dit déjà presque tout : le tapis, vif ou fané ; les murs, sombres ou gais ; les bibelots, ou pas. Et les odeurs : de poussière et de suie, ou bien de sud et d'été. Des odeurs dans lesquelles il fera bon se rouler ou dont il faudra se dépecer sous la douche. Et la vue, la vue sur l'au-delà de l'entrée par une porte entr'ouverte : un salon aux lueurs d'alcôve, ou alors une pièce terne et de nord. Encore plus au fond, parfois, peut-on distinguer une cour tendue de sable et d'ocre, ou de granit et de froid. On sait déjà dans l'entrée de quelle couleur seront les draps.

Mais que l'on ne s'y trompe pas, un clair et bel intérieur ne promet pas toujours les délices annoncés. D'expérience, il ne les promet que rarement. Un repaire plus ambigu, plus semblable au fruit blet, disons, plus faisandé, est souvent le bon signe. Dans les moisissures germent des saveurs inattendues. Qui aurait pensé que ce vieillard dans sa maison sous la friche – des mètres de branches par-dessus le toit, une cathédrale de tilleul, des tiges sans fin d'hortensias, de fruitiers perdus, de buis – ce vieil homme affable et doucereux aux centaines de livres écornés, à la petite Chinoise muette, qui aurait pensé qu'il n'était que vice et goût du sang ? Ce très vieil homme et sa petite Chinoise qui si docilement se prêtait à

nos nuits d'hiver sur le divan défoncé aux odeurs de chat, de vieux poils et d'urine, près des plantes en pot blanchies de cochenilles. Et que de colère, que de jalousie dans ce vieux corps et cette vieille tête, que d'étroitesse – mais ça, c'était délicieux. Les moisissures m'ont offert là de bien surprenantes saveurs, qui m'ont nourri, un temps.

Je ne sais d'eux qu'un prénom, une adresse. Je prends à droite, puis à gauche. J'avance dans la ville, la nuit, j'avance vers chez les gens, ils m'attendent, je vais vers eux et ils m'attendent. Les trottoirs brillent de bruine et de nuit, se déroulent sous mes pas à mesure d'un pied posé devant l'autre, à mesure de l'attente et de l'espoir qui grandissent, à mesure des rues qui sont comme des rails que je ne peux que suivre. Je regarde mes pas, je les compte, un deux trois quatre cinq six et j'atteins parfois cent si rien ne m'interrompt. Le réverbère étire mon ombre, l'étire comme s'étire mon attente quand la vibration saillit du silence, monte, secoue, me prend tout entier, me convoque, faisant de moi ce corps inquiet tendu qui marche dans la nuit de la ville jusque vers chez les gens, lui ou elle, elles ou eux, qu'importe, vers chez les gens qui dissimulent leurs secrets au regard du néophyte. Et ces passants que je croise, qui me jettent un coup d'œil aléatoire – comme si l'aléatoire existait – ces passants, se doutent-ils de ce que je suis, soupçonnent-ils la force qui vit, tapie, dans les méandres de mon cerveau et m'impose d'arpenter la ville pour aller chez les gens ? Non, bien sûr, comment soupçonner, comment soupçonner ce qui m'impose aussi bien les beaux quartiers que les passages à chats crevards que n'atteint pas le programme de ravalement des façades. Le vieil homme et sa Chinoise vivent dans ce genre d'endroit, dans une impasse à deux pas des cinémas du centre, invisible au commun car aucun ne pousse ses pas vers ce lieu reculé pourtant si proche, le commun n'est attiré que par la lumière. Moi j'ai su, dès la porte franchie. Tout comme j'ai su pour cette femme très mûre aux joues figées de vieille star, cette femme à l'intérieur baroque et chic qui ne tolérait que l'on ne marchât qu'en chaussettes ou pieds nus sur son tapis d'Iran. Les fenêtres de son salon donnent sur une placette encombrée d'oisifs en terrasse à siroter leur ennui ; mais s'ils avaient levé les yeux, s'ils avaient ne serait-ce que deux

secondes levé les yeux vers cette si belle façade dix-huitième, peut-être alors auraient-ils pu suspecter ce qui se déroulait derrière – mais non, justement, c’est insoupçonnable. Son jeune fils nous a rejoints, après la première session, ce n’était pas prévu mais cela m’a plu, je ne suis pas de ceux qui crachent sur les surprises si elles se mettent au diapason afin de prolonger la partition. Ce fils, comme il était joueur sous ses dehors banals et sérieux, comme il connaissait les zones, malgré sa jeunesse, comme il s’emparait de sa mère et faisait siens ses caprices de femme exubérante et flétrie. Et elle, elle n’ouvrait pas les bras, non, elle les déployait, les démultipliait à vous en étouffer d’un éclat de rire assourdissant, entre deux hoquets que les dilatations arrachaient à ses intestins. Quel étrange cérémonial chez cette femme. Pas d’alcool chez elle, jamais, mais du thé, du thé vert, toujours, du thé vert pour hydrater les corps et honorer nos dérives, dérives disons, orientales, avec toutes les nuances de cruauté que l’adjectif peut enfermer, parfois. Parfois Verdi, parfois Wagner et ses Walkyries pour escorter le déroulement de notre opéra de nuit qui savait si bien investir tous les étages et faire feu de tout accessoire – ceux dédiés, bien sûr, et les autres, qui nous tombaient sous la main, litchis, sangles, tubéreuses ou Combattants – qui savait illuminer la façade de l’hôtel et charmer les yeux citadins sur la place. Une belle surprise dans un beau quartier, ce n’est pas si fréquent. Quand je rentrais, au petit matin, ou parfois la nuit suivante, les pas qui me ramenaient chez moi pesaient du poids de la bête contentée, lourde de ses muscles fatigués, le cerveau pour un temps désinquiété.

Certaines fois cela ne se passe pas si bien. Certaines fois les gens ont peur. Je le sens dès l’entrée : c’est neuf, c’est standard, cela reflète une richesse récemment acquise au décor surfait de magazines ; les murs ne révèlent que la bêtise et la platitude, la pauvreté de l’imagination, la grossièreté de qui s’illusionne sur sa nature. Il ne sert à rien de forcer sa nature. On est ou on n’est pas. S’aventurer, par égotisme ou snobisme, sur ces sentiers inconnus ne mène qu’à la déception, qu’au rapetissement de l’être qui ne peut finalement qu’avouer sa petitesse. Je ne fraie qu’avec ceux qui me ressemblent, ceux dont le regard est marqué, vraiment marqué du sceau de l’infortune. Notre âme n’est qu’une caverne

au vide insoutenable dont les échos vrillent au plus profond notre incapacité. Trop de cris d'antan engrangés dans les replis poisseux de la mémoire, trop de peurs et de tensions à l'aube de la vie, notre vie dévoyée dès ses premiers temps pour avoir été niée. Mais nous avons fait de notre humiliation une victoire, une fontaine érigée en triomphe d'où coulent nectar et ambroisie ultime but de notre errance, cette errance nocturne, une rue, puis une autre, véhicules, échafaudages, containers et trottoirs se succédant, s'accumulant, espace à franchir comme une vaste forêt de songes alternativement dans l'ombre et la clarté selon clairières et fourrés, avant que de pénétrer chez les gens, chez ces gens-là qui me ressemblent.

Ce soir je suis dans un appartement. Un vaste appartement dans un immeuble aux mascarons noircis de pollution, derrière une église de quartier, à deux pas du square où les enfants jouent parfois sans surveillance. Il était presque minuit quand j'ai sonné à la porte cochère. Je me suis avancé dans la grande entrée, j'ai regardé le très haut plafond, l'escalier de pierres, les ornements, j'ai écouté mes pas. Quand il m'a ouvert, au quatrième, une odeur de vieil air m'a saisi avant même que je ne voie son visage, que le chiche éclairage du palier rendait d'ailleurs assez peu visible ; puis, immédiatement après, ont retenti les aboiements d'un gros chien dont le cliquetis des ongles sur le parquet s'est rapproché en un instant. C'est seulement dans le salon que j'ai pu jauger mon hôte : un homme d'âge moyen aux vêtements marron démodés, aux traits mal dessinés, mou, terne et sans charme. Pourtant, il n'a fallu qu'un geste, ou plutôt qu'une posture, pour que se laissent entrevoir les possibilités de la nuit : il s'est assis sur le Chesterfield, en face de moi – qui m'étais assis où l'on m'avait dit – dans ce grand salon aux volets intérieurs dépliés, juste éclairé d'une lampe à l'abat-jour à franges – ce salon aux odeurs d'encaustique encore tout bruissant du parquet qui craque même après que l'on cesse d'y marcher – il s'est assis, faisant doucement crisser le cuir comme on déballe un cadeau, et le dalmatien – oui, c'est un mâle – le dalmatien s'est approché de son maître et avec l'élégance d'une bête antique s'est assis près de sa jambe, tout contre, s'y appuyant un peu, dans un demi-abandon que l'on pourrait jalouser, oreille dressée, babine humide, superbe et noble avec sa robe neige et

endre. Et tous deux m'ont regardé, sans ciller, silencieux. Et l'homme a posé sa main sur le flanc de l'animal qui a frémi. Et voici que maintenant j'observe le tableau, le contemple, le savoure, en suppose les prolongements, en imagine les détours et les confins : cet homme insignifiant sur son Chesterfield avec son grand chien près de lui, collé à sa jambe, immobile et soumis sans doute, mais prêt à bondir, tous deux prêts à bondir. Une entrée, une porcelaine, une azalée fanée sur un guéridon, oui, qui peut savoir chez qui l'on va, quand on va chez les gens ? Qui peut savoir qui comblera mes attentes, dans cette vaste forêt de songes peuplée de créatures et de choses, qui saura combler mes exigences ? Mes exigences de petit cœur si doux, si doux... Jusqu'à ce que parfois tout dérape.

FÉRALE

Cyril C. Sarot

Elle se demandait souvent comment elle quitterait son boulot si jamais un jour elle gagnait au loto. L'heure venue elle se pose encore la question : il vaut mieux partir en douceur ou faire claquer les portes ? Un départ discret ou un adieu tonitruant ? Prendre sur soi ou tout laisser sortir ? Au revoir et merci ou allez vous faire foutre ?

Une chose lui paraît certaine : pour en profiter pleinement elle ne doit pas se contenter d'une lettre recommandée, d'un courrier formel et sans panache, d'un geste impersonnel et lointain, comme confier sa colère et sa rage à un employé du tri postal, une machine à affranchir, un facteur bedonnant et une enveloppe timbrée au tarif en vigueur, mais tirer sa révérence sur place et en personne.

Elle arrive au bureau avec deux bonnes heures de retard sur ses habitudes. Parmi les salariés qu'elle croise dans les couloirs personne ne bronche. Elle profite une dernière fois de ce privilège accordé aux cadres supérieurs, auxquels personne n'ose faire de remarques à propos des horaires, en tout cas personne parmi les subalternes, car seul Bouchard, ce pourri de Bouchard, ce salaud de Bouchard, ce pangolin vicié de Bouchard – son unique supérieur hiérarchique dans la boîte, celui-là même à qui elle présentera tout à l'heure sa démission –, seul Bouchard ne se prive pas de lui faire

remarquer le moindre écart, à sa manière, toujours dans un sourire, par le biais d'une remarque sibylline et avec cet air de ne pas y toucher propre aux faux-culs, aux lécheurs de boules en cascades, aux hypocrites qui pour rien au monde ne voudraient s'abaisser à vous hurler dessus, question de maîtrise de soi et d'image ; à ces jouisseurs du pouvoir dont seule la haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes les empêche de vous éjaculer leur haine au visage, de vous choper par les cheveux, de vous coller contre le mur et de vous écraser de leur mâle domination en libérant dans un râle la morgue, les rancœurs, les frustrations, les injures et les crachats qu'ils rêvent chaque jour de vous lâcher sur la gueule !

Sous tension maximale, remontée par ces pensées brûlantes, elle se rend directement au bureau de l'affreux, où la secrétaire lui apprend qu'il est absent, de retour seulement en fin de matinée. Calmée comme par un double bain de glace pilée et d'eau froide, elle se dirige pour patienter vers la machine à café. Comme chaque jour à cette heure une partie de son équipe s'accorde une pause, elle lui adresse un « bonjour » tonitruant, sympathique et franc, et se sent blessée par les saluts faussement chaleureux qui lui répondent. Elle espérait autre chose que cet accueil habituel, mal accordé, cet accueil de convention rempli des cautèles et du fiel des relations de travail ; rien d'étonnant, elle n'a mis aucun de ses « collaborateurs » dans le secret de sa décision, elle comprend facilement que rien n'ait pu changer, impossible en vérité pour elle de leur en vouloir tant elle se sait responsable de ces rapports biaisés, faussés par sa lâcheté, son attachement et sa soumission aux attentes de l'entreprise. Voilà près de cinq ans qu'elle est leur chef d'équipe, cinq ans qu'elle s'en tient consciencieusement à son rôle, à jouer d'éléments de contraintes mâtinés de séduction, à manier le bâton déguisé en carotte, à entretenir dans le travail une convivialité faussaire, à essayer de diluer tout lien de subordination dans des rapports ambigus et trompeurs, à appliquer les recettes de la théorie managériale à ses subordonnés afin d'obtenir d'eux une adhésion totale, de s'assurer de leur efficacité et de leur sujétion, de favoriser chez eux la résignation au non-sens, à l'absurde, au cynisme et aux logiques de l'entreprise. Cinq ans avant de se

rendre compte qu'en les appliquant aux autres elle s'en faisait elle aussi la prisonnière. Elle sait bien que ce n'est pas avec un simple « bonjour » qu'elle peut rattraper tout ça, elle s'amuse même intérieurement de cet espoir un peu sot, puis reprend la posture qui ne peut cesser ici d'être la sienne, répondant comme si de rien aux questions logistiques posées par l'un des membres de l'équipe.

Elle abandonne la machine à café et fait le tour de l'entreprise. Parcourant les couloirs comme les allées d'un zoo, elle observe l'affairement du personnel à l'intérieur des bureaux. Aucune surprise dans ce qu'elle voit : les fauves féroces du marketing sont occupés au marketing, les hyènes putrides du recouvrement sont occupées au recouvrement, les singes savants de la compta sont occupés à la compta, les charognards de la DRH sont occupés à leurs cadavres. Partout ce sentiment d'enfermement, pour chacun l'encagement, l'eau croupie, le confort de la paille rance ; la captivité acceptée et justifiée par le souci de la mangeoire. Ce climat de servitude habituellement dilué dans le quotidien aujourd'hui lui répugne. Elle a honte de la proximité souhaitée tout à l'heure avec son équipe, honte d'avoir espéré un moment s'en rapprocher. Elle prend très nettement conscience du mépris profond qu'elle a pour ces gens, pour cette ménagerie salariée, pour ces animaux dociles et rampants, leur caractère domestique, leur pusillanimité misérable ; du mépris qu'elle a pour ces bureaux, pour l'entreprise, pour son travail ; du mépris qu'elle a pour eux tous, du mépris qu'elle a pour elle-même, du mépris qu'elle a pour Bouchard.

Bouchard ! Le voilà justement qui revient de son rendez-vous. Elle le voit traverser furtivement le couloir et pénétrer dans son bureau. Au-dedans d'elle elle bout, une rage en fusion, l'état d'esprit qu'il faut : pas une seconde à perdre ! Elle court dans sa direction, le rattrape, se faufile dans l'entrebâillement de la porte et le pousse vers l'intérieur. Troublée par sa détermination, la secrétaire ne tente même pas de faire barrage. Bouchard se retourne, surpris. Ne sachant quoi dire il reste silencieux. Il se plante là, immobile et droit. Elle se fige face à lui, immobile aussi. Elle le regarde droit dans les yeux, rassemble ses forces,

respire un grand coup, se rapproche – près, tout près –, puis elle lui joue sa partition. Le reste appartiendra bientôt à la légende de la boîte, où, par les approximations et les distorsions qui font le génie du bouche à oreille, pendant des années et des années encore on racontera comment, au milieu des flammes qui sortaient de sa bouche, a surgi une parole de feu, porteuse d'insultes choisies et de vérités définitives, si originales, si brutes que personne n'a jamais osé les rapporter, si ce n'est la secrétaire qui aurait pris soin de les noter dans un grimoire depuis lors cadenassé et gardé dans un lieu tenu secret, on racontera les éclairs fous zigzaguant dans la pièce, l'électricité dans l'air, le bombardement de colère, le tremblement des murs et l'affolement des sismographes, on racontera les hurlements sans fin, les grondements fantastiques, on racontera la bête terrible et rugissant dans les ténèbres, on racontera les veines du cou qui gonflent, gonflent, se durcissent et se détachent pour saisir leur proie par le col comme des tentacules immenses, s'enrouler autour de sa gorge, s'introduire dans sa bouche, ses narines, ses oreilles, ses orbites et malaxer à l'intérieur du crâne, on racontera la proie secouée, bousculée, on racontera le rapport de force inversé, on racontera le dominant dominé, la baudruche percée, le fauve qui se découvre antilope, on racontera la tempête et le boucan du diable, on racontera la stupeur de Bouchard face aux traits déformés de son assaillante, figé, pétrifié face à son air démoniaque, à ses crocs menaçants, à ses yeux parcourus de sang, à sa chevelure de serpents et à sa fureur d'un autre monde.

Elle sort du bureau soulagée, étonnamment sereine, ne prêtant aucune attention aux salariés qui maintenant la dévisagent. Subitement le climat a changé : autour d'elle plus rien ne pèse. Tout lui semble plus léger, plus aérien. Ainsi purgée de ses tensions elle peut parcourir les lieux avec un regard neuf, détaché. Elle flâne maintenant dans les couloirs comme pour une promenade en forêt, mains dans les poches, le nez en l'air, sourire aux lèvres, se retenant de siffloter. L'effet du calme après l'orage. Pour un peu elle reniflerait une odeur de mousse et de champignons.

Elle prend les escaliers qui mènent au parking. Finalement le

choix s'est fait tout seul : il a suffi qu'elle pense à Bouchard, en situation, au sein même de l'entreprise pour qu'elle prenne le parti du grandiloquent et de l'insulte. Ce n'est pas qu'elle en soit fière, un départ silencieux dans un sourire énigmatique n'aurait pas non plus manqué d'une certaine classe, mais si elle n'avait pas libéré ce qu'elle avait sur le cœur elle aurait ressenti une nouvelle fois cette impression de couardise et d'hypocrisie crasseuse que des années de silence lui avaient rendue insupportable.

Elle arrive à sa voiture. Bientôt elle franchira sans nostalgie la barrière du parking. Elle se dit qu'elle a été un peu sévère avec les salariés tout à l'heure. Après tout, il en avait été pour eux comme pour elle : la vie à gagner, le salaire à assurer, le boulot indispensable, la résignation apprise, l'abandon pernicieux, le non-sens indolore, le quotidien, l'habitude – tout s'était installé sans qu'elle en ait vraiment l'impression. Et puis le sursaut, la pression du dedans, le désir qui s'éveille. L'intérieur qui cogne. La rupture qui s'annonce et qui devient inévitable. Jusqu'à ce rejet profond, brutal, la fracture définitive, l'intuition puis la certitude que quelque chose ne s'accorde plus entre l'entreprise et elle, entre le travail et elle, entre la convention sociale et elle, entre le simulacre et elle.

Elle sourit en pensant à ce qui l'attend, à l'avenir qui s'ouvre, à l'inconnu qui s'annonce. Hier cette situation l'aurait effrayée, aujourd'hui elle nourrit son impatience. Elle ne s'imaginait quitter son poste qu'en gagnant au loto, aujourd'hui elle le quitte sans avoir rien gagné du tout. Comment serait-ce possible, puisqu'elle ne joue presque jamais ? À peine a-t-elle un jour, dans le PMU en face de la boîte, gagné dix euros avec un jeu à gratter qu'elle a préféré empocher plutôt que retenter sa chance, moins par souci d'économie que pour se distinguer des hommes alignés ce jour-là en rang d'oignons au comptoir, penchés sur leurs jeux une pièce à la main, occupés à jouer et à gratter dans l'espoir imbécile de soulager ainsi leur eczéma ontologique et leur prurit existentiel.

Non, elle ne fait pas partie des joueurs chanceux et pourtant,

au fond d'elle, au plus vivant de son intériorité et de sa liberté
renaissante, elle a le sentiment qu'elle vient de gagner quelque
chose.

SUR L'AIRE DES CÉRÉMONIES

Dominique Louyot

Un brouillard aveuglant, un brouillard de sang brûlant comme un brasier. C'est tout ce qui reste. C'est à cause du voile qui recouvre la Sphère. Sa couleur rouge vif a tout absorbé, tout incendié : l'Aire des Cérémonies, les *blocs-habs*, le jaune sale du ciel.

Si au moins les distri-mobiles arrêtaient de brailler ! Boissons glacées, réhydratants, antidésydratants, énergisants, vigorisants, dynamisants, multiparfums, multicoloreurs, multiformes...

Boire, boire, éteindre les flammes dans sa bouche, dans son corps ! Se crever les tympans pour ne plus entendre les distri-mobiles, les insultes des cérémonieux ! Bouger pour éviter l'ankylose, la crampe, pour se débarrasser de ces intarissables ruisseaux de sueur puante qui n'en finissent pas de se ramifier ! Mais c'est interdit. Les Maîtres Cérémoniels le lui ont répété et fait répéter : il doit rester agenouillé humblement devant l'Objet, les mains jointes, dans une immobilité de statue, de... glace, songe-t-il soudain, de glace aux multicouches de transpiration et de trouille. « Obéis et tu vivras, lui avaient-ils assuré avec hauteur. Tu seras celui que la mégalocapitale entière admirera et enviera, tu connaîtras le plus grand bonheur de ta misérable existence. »

Quel tas de mensonges ! Les inaugurateurs n'en réchappent jamais ! Ils sont roués de coups, fouettés jusqu'à la moelle des os, brûlés au dernier degré par les jets des pistolets à huile bouillante, criblés de trous fumants par les essaims de confettis acides que

crachent les lance-confettis...

Une puissante sonnerie de trompettes entonne l'Air du Recueillement. Le Recueillement est indispensable pour apaiser les cérémonieux après le Défolement Verbal, créer en eux un état de sérénité et de réceptivité compatible avec l'Inauguration. À leur tour de se transformer en statues puantes, de subir en silence les annonces tentatrices des distri-mobiles, auxquels ils n'auront plus le droit de se servir ! Attention, les traqueurs-exécuteurs veillent. Ces bulles ne dépassent pas la taille d'un poing de mioche, mais leurs capteurs ont une sensibilité extraordinaire. Un geste timide, un éternuement discret, et vous êtes repéré, bombardé de microprojectiles à double action, qui vous paralysent, puis creusent en vous des centaines de galeries de la finesse d'un capillaire. Se forment dans vos organes, vos os, vos muscles, vos nerfs, dans chaque parcelle de votre chair, des labyrinthes de souffrance qui ne cessent de s'étendre et de se ramifier. La torture se poursuit bien après la fin de la Cérémonie, jusqu'à ce que l'effet paralysant s'estompe, que s'épuisent les réserves énergétiques des microprojectiles. Vous vous effondrez, rendu fou par la douleur. Quand la mort libératrice survient, une nettoyeuse vous charge dans sa benne broyeuse et vous emporte vers les immenses usines de déchets à l'extérieur de la mégalocapitale.

Un élan violent. Son corps est un bloc rigide et pesant avec, en haut, les deux billes incandescentes des yeux. Impossible de le mouvoir et impossible de rester agenouillé plus longtemps, car le métal de la mégascène, sous la lumière impitoyable du soleil, se transforme en plaque chauffante. Ne lâche pas, si tu flanches, t'es fini !

L'Air de l'Inauguration. Le voile se dématérialise lentement, sa couleur s'éteint. Le noir profond de la Sphère apparaît. Il est à lui seul un soulagement. Il chasse l'incendie de ses yeux, achève de dissiper le brouillard de sang. L'Aire, les *blocs-habs*, le ciel, se reconstituent.

Il se lève, oscille, croit perdre l'équilibre, puis tout se stabilise. Autour de lui, autour de la Sphère, les bulles-images et les bulles-sons décrivent des cercles fiévreux. Il tire sur sa tunique – qu'est-ce qu'elle est courte ! –, se tourne vers les Guides réunis

sur l'hémicycle, s'incline respectueusement devant eux à quatre reprises, honorant ainsi chacune des quatre familles : les Guides de l'Air, de la Terre, de l'Eau et du Feu.

Dans le silence complet, commence à se dérouler le message diffusé par les bulles-sons :

« Première étape : glissez votre doigt dans l'orifice de votre Sphère-Manucure. »

Il opère une volte-face, franchit les quelques pas qui le séparent de la Sphère, approche son index droit de l'orifice, que la nervosité rapetisse et fait tanguer. Tous ses ongles sont abîmés : les Maîtres Cérémoniels l'ont soigneusement préparé pour l'Inauguration. Un vacarme monstrueux l'assourdit : sa propre respiration, dont s'est emparée une bulle-son, qui volette juste sous son menton !

Il réussit à glisser son index dans l'orifice.

« Deuxième étape : patientez pendant que votre Sphère-Manucure nettoie votre ongle, le répare et le vernit. »

Il patiente. Et si ça ne marchait pas ? Il y a chaque fois un problème : l'objet ne fonctionne pas ou s'arrête de fonctionner ou ne fonctionne pas comme prévu.

« Troisième étape : à l'audition de la sonnerie, retirez votre doigt de l'orifice de votre Sphère-Manucure. »

La sonnerie retentit, suraiguë, insupportable. Il retire son doigt. Le vent s'est levé et joue avec sa tunique, augmentant sa gêne, lui jette au visage une odeur de pourriture à donner la nausée. On déblaie, on désinfecte jour et nuit, mais ça pue toujours autant.

« Quatrième étape : admirez votre ongle, que la Sphère-Manucure a parfaitement nettoyé, réparé et verni. »

Il admire son ongle, le montre aux bulles-images, répète l'opération pour les neuf autres doigts. Voilà, c'est terminé. C'était facile. Quelle délivrance ! Quel bonheur ! Les Maîtres Cérémoniels ne lui avaient pas menti. Il n'avait pas de raison d'avoir peur. Mais il ne le dira à personne : pourquoi les autres n'auraient plus peur ? Après l'Air du Finale, l'hémicycle regagnera les profondeurs, les cérémonieux quitteront l'Aire, il participera comme jamais aux trois jours de réjouissances et de débordements qui suivent chaque Cérémonie.

Bizarre ! Aucun air ne résonne, rien ne bouge.

— Encore !

C'est une voix dans la foule.

— Encore !

Cent voix, cent mille voix reprennent le mot en chœur, la masse sonore pulvérise ses os, change sa chair en gelée tremblante. Qu'est-ce qui se passe ? C'est pas prévu ! Obéis et tu vivras.

Il réintroduit son index droit dans l'orifice.

CRAC ! Un drôle de bruit. Il sort son doigt, l'observe. Une phalange a été sectionnée. Il est étonné, puis effrayé, mais il ne sent rien, ne saigne pas. Le trou cache des lames acérées, sans doute enduites de cicatrisant et d'anesthésique. L'amputation est très propre, très nette.

— Encore !

Le corps raidi, il fourre de nouveau son index dans l'orifice. CRAC ! Deuxième phalange. Encore, encore ! Troisième phalange. Après l'index, le majeur. Il rit et pleure simultanément. J'ai même pas mal ! Je suis vivant, vivant !

— Plus vite !

CRAC ! CRAC ! CRAC ! L'annulaire, puis l'auriculaire, sont complètement dévorés. Autant être méthodique, ne pas sacrifier un morceau de chaque doigt, dans le cas où il y aurait une chance d'en garder un entier. Plus vite ! Plus vite ! Il n'entend plus que ça, c'est plus fort que le halètement de géant de sa respiration. Le pouce. Un vertige brusque. Un coup de fatigue comme un coup de matraque. La main gauche, maintenant. Il trébuche, se rattrape. Tiens bon, t'es à la moitié ! Obéis et tu seras sauvé ! L'avant-dernier doigt. Un autre vertige. Le dernier doigt. Il lève au ciel ses moignons, pousse un cri de victoire, de terreur. Un spasme terrible à l'estomac le plie en deux. Des éclairs de douleur dans les blessures, dans tout le bras. Des mouvements dans la foule. Des cérémonieux escaladent la mégascène en hurlant...

Pour être dans les premiers rangs, il est arrivé sur l'Aire longtemps avant l'aube. Mais des milliers de cérémonieux ont eu la même

idée que lui, des milliers d'autres continuent d'affluer par les dix artères rectilignes rayonnant de l'immense disque métallique posé au cœur de la mégalocapitale. Au centre de la mégascène, à peine visible, l'inaugurateur, agenouillé devant une sphère recouverte d'un voile.

S'il est assez rapide, il fera partie de ceux qui procéderont à l'exécution. Quelle chance d'être là ! Tout est affaire de tirage au sort. On dépose sa boule numérotée dans l'un des gigantesques Collecteurs Cérémoniels – c'est obligatoire –, puis le jour venu, après un brassage interminable, les numéros tombent par groupes de cent, s'affichent en clignotant dans les Bulles Cérémonielles Communes des *bloc-habs*. Enfin, au ralenti, chute l'ultime boule, celle qui désigne l'inaugurateur. Pas moyen pour lui d'échapper à son sort, il est aussitôt placé sous le contrôle d'une bulle de surveillance. Qu'il s'agisse des Cérémonies de Soumission à la Guidocratie, de Couronnement du Guide Suprême ou d'Anniversaire du Couronnement du Guide Suprême, toutes se terminent par au moins un sacrifice humain.

Il crève de soif. Il tend sa bulle-crédit vers un distri-mobile. « Crédit épuisé », braille la machine. Il a tout dépensé en achetant l'accessoire de mise à mort à l'un des distri-fixes le long des artères menant à l'Aire. Aujourd'hui, c'est un lance-aiguilles thermiques. Il sera activé dès la fin de la partie officielle de l'Inauguration. Les pointes pénètrent profondément dans les chairs, puis se mettent à chauffer au rouge, ça vous fait danser et hurler comme un fou furieux.

Alors que le soleil déjà brûlant apparaît derrière les *blocs-habs*, l'hémicycle émerge du sol. Il est divisé en quatre secteurs de dimensions égales, repérables par leur couleur : jaune pour les Guides de l'Air, bleu pour les Guides de l'Eau, vert pour les Guides de la Terre, rouge pour les Guides du Feu.

Les quatre Grands Airs se succèdent, puis commence le Défoulement Verbal. Il insulte l'inaugurateur, les Guides, la Guidocratie. Il faut en profiter, c'est le seul moment où on a le droit.

Une main brûlante s'insinue sous sa tunique. Elle appartient sans doute à l'un de ces *métamorphosexuels* qui infestent toutes

les zones de la mégalocapitale. D'insatiables monstres de plaisir, paraît-il ! Ils se bourrent massivement de substances qui modifient en permanence les caractères sexuels primaires et secondaires. Quelques instants suffisent pour que la pilosité, la voix, la taille de la poitrine, la masse musculaire, les organes génitaux, subissent d'extraordinaires changements.

Il se tait, ferme les yeux, se laisse aller. Mais voilà que l'autre main tente de s'emparer du lance-aiguilles. « Touche pas, sale dégénéré ! »

Une explosion de douleur dans son crâne. Il s'effondre.

Avec un frisson de volupté, il s'installe dans le confortable fauteuil de sa Bulle Cérémonielle. Son statut de Créateur d'Objets Cérémoniels lui donne droit à une Bulle biplace privée.

On inaugure aujourd'hui sa première création : la Sphère-Manucure. Ces lames acérées qu'on a rajoutées, sont une vraie trouvaille. Il se demande qui en a eu l'idée. Il a déjà en tête un second projet : la Sphère à Enseigner la Patience. Le principe en sera simple : dans la fente prévue à cet effet, on introduira des unités monétaires, qui ne seront rendues qu'après un délai aléatoire variant d'une à plusieurs milliers d'unités temporelles.

L'Air de l'Inauguration retentit enfin. Il est particulièrement long, car il reprend, d'abord l'un après l'autre, puis en les combinant en un savant et pompeux contrepoint, les quatre Grands Airs.

Zoom puissant sur l'inaugurateur, qui exécute dix fois le mode opératoire, dans le but de démontrer l'efficacité de la Sphère-Manucure sur chaque doigt.

Il attend avec impatience le lendemain, car débutera dans les mégamarchés la mise en vente de la Sphère, un modèle beaucoup plus petit, naturellement, que celui destiné à la mégascène. La colonne des profits, qui se dresse fièrement au milieu de sa cellule d'habitation, se remplira alors peu à peu d'une magnifique lumière dorée. À chaque nouveau projet sélectionné, une autre colonne sera installée. On prétend que la fortune des Guides se mesure en

colonnades entières, qui soutiennent les voûtes somptueusement peintes et sculptées de la salle du trône de leur palais.

La partie officielle de la Cérémonie est achevée. La suite du spectacle sera assurée par les cérémonieux.

C'est quoi ça ? Des explosions de lumière, puis des zones de noir. Sa Bulle a un problème. Les explosions, les zones de noir, se multiplient un peu partout. Si ça continue, il ne pourra pas assister à la mise à mort de l'inaugurateur, au couronnement de son œuvre ! C'est au tour du son d'avoir des ratés, il devient saccadé, il faiblit.

La rage, la frustration, amplifiées par l'abus des hyperstimulants, atteignent un niveau insupportable. Une douleur atroce lui vrille la poitrine. Il tente de s'extraire du fauteuil. L'effort est trop intense. Les explosions de lumière sont maintenant dans ses yeux. Puis c'est le noir. « Aidez-moi, je suis en train de crever ! Aidez... »

Il n'y a pas un seul vrai Guide dans l'hémicycle. Les Guides n'ont pas de temps à perdre avec les innombrables cérémonies qui jalonnent les cycles saisonniers. Ils n'assistent pas davantage aux assemblées, conseils, aréopages, réceptions, remplacés en toutes circonstances et en tous lieux par des Pseudo-Guides comme lui.

L'objet inauguré aujourd'hui est à l'image des précédents : laid et inutile. Sa forme sphérique ne facilitera pas son rangement. La législation cérémonielle n'autorisant en effet la destruction d'aucun objet sous peine de lourdes sanctions pécuniaires, les cellules d'habitation sont rapidement encombrées. Il suffit d'une dizaine de cycles saisonniers, pour que les locataires soient obligés de dormir par roulement. Quand ils n'ont plus la place de le faire, ils n'ont pas d'autre choix que d'aller loger dans un centre d'hébergement universel, qui accueille également les contrevenants expulsés de leur cellule pour non-paiement de l'amende résultant du non-achat d'un objet inauguré, et les *métamorphosexuels* en phase de désintoxication. Les centres prennent intégralement en charge leurs pensionnaires, à la condition qu'ils acceptent d'effectuer des tâches collectives à risque comme l'entretien des usines de déchets

et des voies de circulation automatiques.

Le créateur d'objets cérémoniels observe certainement l'inauguration avec une fierté démesurée. Il ignore que sa mort est imminente : une œuvre créée, et pas davantage, il n'est pas question que des succès répétés allument en lui des ambitions incompatibles avec le bon fonctionnement de la Guidocratie.

Dès les premières explosions, il comprend qu'un dôme d'énergie recouvre l'Aire. Un grave danger menace. Peut-être une attaque aérienne lancée par une mégalocapitale rivale. Des dômes identiques recouvrent certainement tous les sites guidocratiques. Ils sont indestructibles et ont l'avantage d'isoler de la pestilence ambiante. Seul inconvénient : ils ne laissent pas passer la moindre molécule d'air. Avec 100 000 cérémonieux, l'asphyxie sera rapide. Curieusement, l'hémicycle n'est toujours pas descendu, comme l'exigent les mesures d'évacuation.

Et si le dôme était destiné non pas à protéger les Pseudo-Guides, mais à les éliminer ? Ne possèdent-ils pas un pouvoir grandissant ? N'est-ce pas eux, en définitive, qui gouvernent la mégalocapitale ? Il songe à ses propres compétences, à son influence, à son intelligence, à sa légitime ambition d'accéder à la fonction de Guide Suprême, aux jalousies féroces que son projet attise. C'est à se demander si ce n'est pas lui et lui seul qui est visé. Éliminer des dizaines de milliers d'êtres humains dans l'unique but de le mettre hors d'état de nuire ! Comme le Guide Suprême doit le craindre ! Il se lève, ivre d'orgueil, arrange les plis de sa toge.

Plus un instant à perdre, il faut fuir. Mais comment ? Le piège est parfait, inutile de chercher une faille : l'hémicycle ne descendra pas, le mur protecteur a été désactivé. S'il ne meurt pas asphyxié, il sera massacré par les cérémonieux ou par les Pseudo-Guides, qui s'agitent, se mettent à pousser des hurlements, tendent vers lui des poings furieux, le regardent avec haine. L'un d'eux sort un *dommageur* de dernière génération. Heureusement, il est armé lui aussi.

Les responsables seront découverts et châtiés publiquement. Pas un traître, pas un complice, pas un comparse n'échappera à sa vengeance. S'en prendre à la personne sacrée du Guide Suprême mérite les châtiments les plus terribles. Il pense à une *ignipurification* : les criminels sont rassemblés sur l'Aire au milieu d'un cercle de flammes qui se resserre progressivement. La chaleur croissante rougit la peau, la craquelle, fait lentement bouillir les chairs, les carbonise. C'est très coloré, très sonore, très dissuasif.

Il adore ces spectacles sanglants, qu'il ne manquerait pour rien au monde. Il y assiste dans un anonymat parfait, personne ne connaissant son véritable visage, qu'il modifie plusieurs fois par jour avec un remodeleur facial. Régulièrement, il torture lui-même des suspects ou des déviants, exécute des condamnés, imagine les transformations qui seront apportées aux objets inaugurotoires.

Il a l'impression d'avoir déjà de la peine à respirer. Le temps presse. La colossale énergie qui constitue le dôme est produite par un générateur. Celui-ci se trouve vraisemblablement dans la sphère, au centre de l'Aire. En le détruisant, il sauvera non seulement sa vie, mais celle des pseudo-guides et des cérémonieux, il confortera son pouvoir, s'autoproclamera Dieu Suprême.

Les pseudo-guides s'affolent. Pareils à des animaux pris au piège, ils sentent la mort. Certains rampent sous les gradins en poussant des gémissements d'enfants. D'autres se débattent comme s'ils étaient la proie d'un ennemi invisible, hurlent, se recroquevillent. Il est violemment bousculé. Il sort son *dommageur*. Et s'il avait été saboté ? Si le faisceau n'était pas assez puissant pour traverser le mur protecteur et pulvériser le générateur ? Si le mur avait été désactivé pour que sa personne sacrée soit livrée à la populace ? « Écoutez-moi, je suis le Guide Suprême ! On tente de m'assassiner. Ceux qui me protégeront seront récompensés... »

Il émerge lentement du sommeil. Il s'étire, bâille, se gratte la tête, puis l'entrejambe. Quel silence ! Ce n'est pas normal. Il ouvre les yeux : la Bulle de Contrôle Cérémoniel est dans le noir

complet ! Une telle chose n'était encore jamais arrivée.

Il active mentalement le contrôleur-exécuteur. Des messages d'alerte défilent devant ses yeux : plus aucune bulle ne fonctionne, plus aucun distri-mobile ; un dôme de protection recouvre l'Aire ; sous le dôme, plus d'air, plus la moindre vie !

Il libère un essaim de bulles-images programmé pour se mouvoir dans l'espace restreint d'un dôme. L'image à 360 degrés se forme instantanément. Elle est insoutenable : une boucherie dépassant l'imagination.

Il détourne les yeux, vomit. Puis la curiosité l'emporte, il regarde de nouveau.

Un dôme, pourquoi ? Quelle menace a été détectée ? Une attaque aérienne, un raz-de-marée, un tremblement de terre, un incendie ?

Il lance la recherche.

Masse nuageuse en approche. Risques de pluie.

Pluie ? Il n'y en a pas eu depuis le début de la Grande Sécheresse, cela doit faire une centaine de cycles saisonniers.

Des coups violents contre la Bulle.

— Au nom du Guide Suprême, ouvrez immédiatement !

Il comprend en un éclair. La peur lui fait presque perdre connaissance. On va l'accuser de s'être endormi, de ne pas avoir commandé la descente de l'hémicycle, il sera condamné pour négligence, *guidocide*, crime contre la mégalocapitale !

— Ouvrez ou nous désintégrons la porte !

On raconte qu'ils prennent plaisir à vous torturer. Ils vous maintiennent à la frontière entre la vie et la mort, avec chaque jour des souffrances différentes, ils vous soignent s'ils ont été trop loin, juste ce qu'il faut pour continuer.

La porte se désintègre. « C'est vrai, j'ai dormi, mais c'est la première fois, on m'a donné quelque chose de bizarre à boire, les autres Contrôleurs Cérémoniels, ils dorment tout le temps, et eux, on ne les punit jamais... »

1.

Il y a ceux qui ont les ongles longs et ceux qui ont les ongles courts. Il y a ceux qui ont de la chance et ceux qui n'en ont pas. À l'inverse de la longueur des ongles, la chance ne se choisit pas. Moi, j'ai les ongles courts.

Très tôt, c'est devenu important. En fait, depuis que je me souviens, ça l'a toujours été.

Enfant, ma mère disait toujours ne sois pas négligée. C'était la base pour elle, ne pas être, d'aucune façon, né-gli-gée. Alors naturellement, ça le devenait pour nous.

Elle faisait la chasse aux doigts rongés.

Quand elle prenait ma main et remarquait l'état de mes boudins, bouffés, rougis, elle la lâchait, dégoûtée. Mais cesse donc, elle soufflait entre ses dents serrées de colère, sa bouche collée à mon oreille pour ne pas attirer l'attention, ses ongles plantés de part et d'autre de ma nuque, comme font les chattes. Cesse donc, avec les deux « S » qui traînent et le « C » non prononcé. Si bien que pendant plusieurs années, j'ai douté du terme employé : « dont » ou « donc ». Nerveusement, ça me faisait partir en fou rire. Elle se dressait aussitôt, les veines de son cou palpitantes, et me fusillait

du regard.

Dans un lourd soupir, elle levait les yeux au ciel et ne parlait plus. Elle me toisait, je ne riais plus. Elle tournait les talons, me quittait, je ne riais plus du tout. Son silence pouvait durer toute la journée.

Je tentais parfois de me contrôler, d'éviter ce tic nerveux. Pour lui plaire, je me fixais des missions, aujourd'hui je ne toucherai pas au pouce. Demain, ce sera l'index. Je lui écrivais sur des bouts de papier les promesses que j'essayais de tenir mais que je ne tenais pas. Elle jetait les papiers.

Ses lèvres pincées, son regard froid, elle se taisait. J'avais mal au ventre, je n'aimais pas, alors promis, cette fois, promis, j'aurais de belles mains, je veux de belles mains, ça fait crade les ongles rongés, sales, dégueulasses, oui. Je vais faire comme Céline, me les peindre en rose, ce sera joli, tu verras.

Le seul vernis auquel j'avais droit en attendant ma rédemption était celui de la pharmacie. Celui au goût acide. Exprès pour les enfants méchants. On le met sur les ongles et si l'ongle va à la bouche, une amertume aussitôt se loge jusqu'à la gorge. Une âpreté tapisse l'intérieur du palais et se fourre jusque dans le haut du nez, dans les méandres du cerveau. Ça grille les neurones pour punition. Il faut de la persévérance pour que le goût parte. J'étais persévérante et ça la consternait.

Pas une occasion ne manquait pour le faire remarquer. Aux repas de famille ou apéros entre collègues, elle m'attrapait par le poignet, brandissait mon bras et clamait que elle, par contre, pour ça, elle ne savait plus quoi faire. Quelle est têtue c'te gosse, rien ne la raisonne. Et puis c'est pas faute de vouloir l'aider. On dirait qu'elle se plaît à s'enlaidir.

Éclats de voix collectifs mais contenus.

Me fixant dans les yeux, ça te plaît d'être moche. Sourires gênés mais encore collectifs. Elle répétait sa question.

Je ne comprenais pas, j'avais sept ans, une mère ne se moque pas.

À ces moments-là, je baissais la tête, marmonnais un truc, dégageais mon bras et dégageais tout court.

Le rire des adultes semblait presque bienveillant en m'éloignant, ils devaient trouver ça « mignon ». Toujours est-il qu'aucun d'entre eux n'aurait voulu m'échanger contre leur propre enfant.

Ma sœur aussi, ma petite sœur, s'y mettait. Coquette, elle me montrait du haut de ses cinq ans, comment se faire les ongles. J'étais fascinée. Ça lui allait bien à Céline, ça faisait doux quand on caressait la couleur. C'était pas râpeux, filandreux, sec. Ça lui faisait pas mal, non plus, le contact des objets, c'était pas douloureux. Elle ne ressentait pas de pulsation sur les extrémités, à la limite, certains jours, du supportable. Elle ne connaissait pas le sang coincé dans le bord de l'ongle, les petites peaux sur les côtés, des épines, la cuticule qui remonte de moitié, rigide, solide, comme une croûte, et puis la matrice, la matrice qui apparaît en-dessous, foudroyante, à vif. La matrice, la muqueuse du sensible, ma plaie choyée au quotidien.

Non, elle expliquait. Expliquait comment tailler, limer, vernir et puis laisser sécher.

Je tentais de trouver refuge auprès de mon père. En guise d'exemple et d'appui, il me parlait de son frère, de ses doigts mangés. Quand il passait à la maison, il me montrait le ravage, regarde, tonton, comment il a les mains ! Mon oncle se marrait, mon père s'en foutait je crois.

J'ai essayé de faire pareil, m'en foutre, mais, j'aimais ça, vraiment ça. La douleur. Le secret. Me blottir, recroquevillée avec moi-même. Arracher l'ongle, tirer lentement dessus, loin avec les dents, ressentir la fibre, qui, dans un claquement, se rompt, se brise. Quand ça laisse comme des miettes, des échardes qui saignent ou battent. Dépassez la limite de l'acceptable, vivre pleinement cet agréable mélange de morsure et d'amour.

Je n'ai pas arrêté, on a continué à faire ce qu'on savait bien faire, se taire.

2.

Quand on s'habitue à l'attaque, la défense devient naturelle. Je n'étais pas combative, je redoutais les changements de saisons.

Je désolais ma mère dans les magasins de chaussures. Quand la vendeuse déballe cinq boîtes, que je n'en veux aucune, qu'elle insiste, je me bloque, elle insiste, des nausées, du vomi dans la bouche, je capitule. Dans ces foutus magasins où ma sœur, par contre, en deux temps, trois mouvements trouve la bonne paire, la bonne chaussure de « jeune fille ». C'était très significatif « jeune fille ». Tout tenait dans ces deux mots accolés l'un à l'autre. Ma sœur a toujours été plus maligne que moi, a toujours compris plus vite ce qu'on attendait d'elle, ce qu'il fallait faire. Je crois même qu'elle aimait, elle ne se forçait pas.

Je tiens à préciser que je n'ai aucune rancœur envers ma sœur.

Ma mère me voulait en talons, je voulais des baskets. Ma mère me cherchait des bottines, je voulais des baskets. Les baskets, c'est pour le sport et les garçons. Alors je veux être un garçon. Tu vas avoir des panaris avec tes gros orteils.

Au collège, tout le monde était en baskets, je n'avais pas d'amis, je voulais des baskets.

Et puis tu vas puer, les pieds enfermés, tu veux sentir mauvais, c'est ça.

Longs soupirs les yeux au ciel, les serres qui se détachent de mon cou, les marques qui y restent avec le souffle encore chaud des mots irrités, silence écrasant durant toute la journée. Je connaissais le manège par cœur, ses paupières qui se ferment sur ce regard-là, l'odeur de ce souffle-là, par cœur. Je marchais toujours.

Mots d'amour sur feuille déchirée, posés rapide sur le lit parental, promesses qu'un jour viendrait où je serais bien, je serais sage, j'aurais de jolies affaires, je cesserais les caprices, j'arrêterais de me faire remarquer.

Le papier à la poubelle, on repartait fissa, dès le matin acheter les chaussures qu'elle voulait.

Je les trouvais toujours horribles, boule au ventre, on allait se

moquer de moi, boule au ventre. Je ravalais, faisais un effort, on les achetait. C'était les vacances de Pâques, ou Février.

Quand la rentrée avait lieu, je n'en dormais pas la veille.

À deux heures du matin, sur le fauteuil tapissé du salon, ma mère, dans son peignoir rose pâle, me regardait, dépitée, les traits tirés. Mais qu'est-ce que t'as purée, qu'est-ce qui va pas chez toi ? Si à la fin de l'année, c'est toujours pareil, on t'enverra en pension. Faut dormir, se calmer punaise. (Ma mère ne disait pas de gros mots).

Moi j'étais en face, j'avais onze ans, je savais pas. Je savais pas que les chaussures pesaient si lourd. Je savais pas que c'était la culpabilité de décevoir, la honte à affronter demain le collègue, devoir porter ses goûts laids à elle, et faire semblant de les assumer. Et puis la honte d'en faire toute une maladie, la honte de ne rien dire, la honte d'en être jusqu'à vomir. La honte de tout, tout le temps, toujours. Noie-toi dans ta putain de honte, je me disais.

Je n'ai rien expliqué, j'ai dit ça va, je suis montée me coucher.

Le lendemain je suis allée en classe. Avec mes nouvelles chaussures. On s'est moqué de moi. On a marché dessus. C'était sans surprise. Normal et évident.

Je n'ai rien dit, je n'ai rien fait, j'ai dit ça va.

L'été a fini par me sauver, donc oui, c'était après les vacances d'avril.

Je désolais Mère dans les salons de coiffure. Elle s'acharnait à nous y emmener régulièrement. Tous les deux mois, elle allait se refaire faire ses racines, il était donc logique que nous l'accompagnions.

L'année de mes onze ans, elle a annoncé qu'on allait me couper les cheveux courts. Je voulais les avoir jusqu'au milieu du dos. Impossible, tu vas ressembler à un poney et puis comme ça, t'arrêteras de les avoir dans la bouche.

Souffles secs par le nez, crocs qui desserrent mon cou, les traces qui restent, l'absence de parole jusqu'à ce que je coopère. Je coopérais.

Mon billet doux à la poubelle, on allait dès le matin chez Mimi

Coiffure. Je devais choisir une coupe dans le catalogue que ma mère validait. Ou l'inverse, je ne sais pas.

Le résultat était, bien sûr, différent de la photo. La coiffeuse a dit que c'est évident ma chérie, avec tes cheveux, ça ne peut pas faire ce genre de dégradé, sa main qui balayait mon crâne, ça remonte, mais c'est sympa, c'est fun pour l'été. Je n'aimais pas l'été.

Le soir, je n'en ai pas dormi. J'appelais dans mon sommeil mon père, je pleurais, faisais tomber les lampes, les gobelets, criais. Je me levais, vomissais, me vidais dans les chiottes. Retournais me coucher, claquais les portes. Un cirque.

Ma sœur, de la chambre d'en face, qui chuchotait, assez fort pour que tout le monde entende, chuchotait qu'il fallait dormir, tu fais chier putain, tu m'as réveillée. Mon père gueulait en se levant, m'allongeait de force, arrête ton cinéma et il claquait la porte. Je vrillais, je ne supportais pas la porte fermée. Mes cris redoublaient, mes larmes, ma transe.

Donc, éternels entretiens nocturnes, interminables et silencieux dans le salon, robe de chambre en éponge, pupilles dilatées, menace et manège habituels. Mais qu'est ce que t'as, [...] parle, c'est quoi ton problème [...]. On t'enverra en pension, si t'es pas tranquille.

Je n'ai rien expliqué, j'ai dit ça va, je suis montée me coucher.

Le lendemain je suis allée en classe. Avec mes nouveaux cheveux. On s'est moqué de moi. On a tiré dessus. C'était sans surprise. Normal et évident.

Je n'ai rien dit, je n'ai rien fait, j'ai dit ça va.

Jusqu'à ce que je puisse les attacher, c'est sa gueule à elle que je portais sur moi.

Pour éviter le pensionnat, j'ai simulé le calme et l'équilibre. Vomir ça les énervait, j'ai arrêté, j'ai ravalé. Sous silence les troubles du sommeil, les folies nocturnes, en secret les isolements sous le bureau. Ma mère ne lâchait rien, la période était à surveiller, elle serait inflexible.

Je lui ai fait l'ultime affront d'avoir de l'acné, de l'acné sévère. Ma peau était enflée, rouge, douloureuse, pleine de kystes, de points noirs. Aucun pore n'était sain.

Quand elle s'adressait à moi, le soir à mon bureau, elle scrutait le carnage. Je voyais ses yeux passer en revue mes furoncles. Ça les faisait gonfler son regard, ça les faisait battre.

Elle me coinçait dans la salle de bain, contre le mur, deux bouts de mouchoir sur chaque index, et sous la lumière crue du néon s'appliquait à percer chaque bouton un à un. C'était éprouvant. L'alcool piquait la peau. Au début ça me faisait crier, je cherchais à m'échapper. Mon père s'en mêlait, c'était pas la même, je retournais à elle, je me laissais faire.

Dans les périodes d'inflammation, il arrivait que des abcès se percent sous les mouvements des muscles. Le pus se répandait sur la joue. Ça lui donnait la nausée quand elle y assistait. Répugnante, tu es ma fille, en me prenant par le bras, pour m'enfermer dans le cagibi, loin de son regard et de son nez. Tu peux pas rester comme ça, faudrait te racler la peau de l'intérieur, j'entendais à travers la porte.

J'attendais sous l'escalier le temps qu'elle se remette de cette déception que j'étais, de cette infortune qui la touchait.

Elle enlevait l'ampoule, une porte en bois fermait l'espace, la lumière de la maison perçait le contour. Si mon père était au salon, j'entendais la télé. Y avait un meuble à chaussures d'un côté du mur et des pochettes en cuir de l'autre. Je regardais les talons alignés de ma mère, je humais le dedans, je fouillais à l'intérieur de ses sacs à main, je cherchais ses secrets. Je retrouvais son odeur, ça bouleversait mes sens. Je goûtais avec la langue l'emplacement de son pied sur la semelle, récoltais les restes de sa peau. Je ne bougeais pas trop, il y avait des affaires partout, fallait pas, surtout pas déranger.

Alors je m'engouffrais dans le fond, le souffle retenu, en chaussettes. Il faisait plus sombre. C'était un cocon étrange, un abri chaud où s'abandonner. Un portant avec des anoraks obstruait le chemin. Les senteurs de chacun mais surtout son parfum à elle, carmin, capiteux, s'exhalaient de la matière synthétique et froide. Je caressais le rugueux de sa grosse veste en cuir, léchais mes doigts, reconnaissais sa trace dans ces bras de tissu. Je continuais à m'enfoncer sous l'escalier. Dans le noir total, je respirais

doucement, et accroupie, tendais l'oreille aux bruits de la maison. À mes genoux, un casier de bouteilles de vins et de champagne. Je n'entendais plus la télévision, plus ses gestes dans la cuisine, elle avait disparu, je ne l'entendais plus, seulement le battement de mes veines et les pas sourds de ma sœur qui descendait ou remontait les marches.

Je plongeais mon doigt dans le culot, caressais le verre lisse du trou, parcourais le contour de la base. J'aurais voulu être absorbée dans le liquide entêtant.

Je n'ai jamais considéré être là comme une punition.

Au bout d'un moment qu'elle jugeait suffisant, elle criait mon prénom et me disait de sortir maintenant. J'ouvrais la porte, la lumière des murs blancs, du hall et des fenêtres assaillaient violemment le cagibi. Je discernais alors la couleur des souliers, les odeurs s'échappaient. Les yeux brûlaient, l'anonymat finissait, je reprenais ma peau.

Je suis restée comme ça, j'ai arrêté de sourire.

3.

La première fois je n'ai rien dit. Ni la seconde d'ailleurs. J'ai hésité pour la troisième et puis finalement pas. La suite s'est enchaînée naturellement.

Quand j'étais à la fac, que je rentrais tous les week-ends, ma mère me regardait. Elle me regardait impassible, jusqu'au repas du soir, silencieuse, dans le frôlement de son kimono sur les carreaux. À table – ma sœur étudiait à Paris, mon frère vivait en couple – à table, elle lâchait une phrase, sa première, comme un vent. Entre deux bouchées de brocolis, t'as forci, elle souriait, t'as pas pris des joues ? Mon père fixait ses légumes, se dépêchait de finir, l'OM jouait ce soir. Les yeux maternels ne me quittaient pas. Elle mangeait la bouche fermée, un rictus sur la commissure droite. Je ne savais pas si c'était ça ce qu'on appelle une question rhétorique. Elle mastiquait, elle m'inspectait. J'entendais ses dents sur le croûton du pain, la déglutition de l'eau. Le lustre éclairait mal, le soir était tombé, la pendule de l'horloge marquait les secondes.

Face à face, je voyais ses pupilles faire le contour de ma tête, examiner mon visage, descendre sur mon cou, les épaules, enlacer mes bras, s'attarder sur les seins et tenter de percer le ventre. Nos positions empêchaient qu'elle analyse le reste.

Je n'avais plus faim, je ne mangeais plus. Tu as terminé, elle demandait en débarrassant l'assiette. Tu ne prendras pas de dessert. C'était une affirmation, pas une question.

Elle m'a dit d'aller à la salle de bains.

Le match en fond sonore, je l'ai suivie dans les escaliers. Près du lavabo, sous le placard, elle a tiré du pied un pèse-personne, monte, le menton désignant l'objet. J'allais pour m'exécuter, non attends, son bras barrant le passage, heurtant mon estomac. Déshabille-toi, ça enlèvera le poids des vêtements.

La honte montait, je retournais à mes sept ans, curiosité minable. Le « non » que j'aurais dû sortir était un amas de poils gluants dans le fond de ma trachée. J'ai fait ce qu'elle attendait, je suis montée sur la balance.

Le chiffre est apparu. Elle m'a touchée l'épaule, surjouant l'évanouissement. En culotte, je ne bougeais plus, ne respirais pas. Elle a regardé ma poitrine, a soupesé mes seins, a regardé mon ventre, a palpé sa peau, a regardé mes hanches, a pincé la fesse. Ça va pas du tout.

Elle a quitté la pièce en éteignant la lumière. Je restais à poil dans le noir, à me demander quand est-ce que j'arrêteraient d'être nulle.

Être faible, c'est pour les faibles, elle martelait à chaque cuillerée de purée flanquée dans mon assiette. Je ne voulais pas être faible, je prenais des coupe-faim, je ne voulais pas être sale, je n'avais plus mes règles.

Chaque prise alimentaire était devenue un vrai casse-tête de comptes de calories, de calculs de dépenses physiques, de ce qui se perd, de ce qui se gagne. C'était primordial. Une obsession venue se loger net dans mon hémisphère droit.

Je me pesais assidûment tous les matins. Le chiffre chutait. Quand cela n'a plus suffi, j'ai utilisé le grand moyen.

J'adorais faire ça, le pack complet. Sauter les repas, fractionner

les portions, et puis maigrir, les feintes à table, le faire semblant en public, et puis maigrir, les mensonges, les fuites et les refus et puis vomir. En boucle. Jusqu'à en avoir des suées glacées dans le dos, jusqu'à ce que mes gencives se fassent vaseuses, et ma mâchoire douloureuse, que j'en aie des vertiges, des tremblements. Vomir, jusqu'à la bile acide des entrailles, jusqu'à ce que l'estomac se soulève seul et me secoue de spasmes. Vomir jusqu'au suc primaire, le jus initial, le cordon ombilical. Là où tout commence, où tout prend forme. Toucher le possible de ce que ça pourrait être, un rêve du dedans. Vomir jusque là.

Un matin, elle m'a croisée dans le couloir, le temps que j'aie de la salle de bain à ma chambre, enroulée d'une serviette. J'ai fermé la porte derrière moi, me suis habillée et quand je l'ai rouverte, elle se tenait debout, frontale. Elle m'attendait pour dire que je faisais en mauvaise santé, personne ne voudra t'embaucher. Je ne voulais pas travailler. Je n'allais plus à l'université. Et les hommes n'aiment pas les maigres, tu y as pensé. Je ne voyais personne, je ne sortais plus, je restais chez moi des heures allongée sur mon canapé. Je me laissais couler dans la rivière douce de l'élimination graisseuse. Je baignais dans la chaleur laiteuse de mes éructations quotidiennes.

Tu présentes mal. Direction le centre-ville. Il te faut absolument de nouveaux vêtements. On y allait en voiture.

Je la suivais dans les magasins. Elle recherchait une jupe. T'as toujours eu les jambes arquées. Une jupe plus longue. T'as l'air encore plus petite. Un pantalon. Elle me toisait dans les habits toujours trop grands, tu te laisses aller, et demandait quoi faire à la vendeuse. Gênée, elle faisait mine de chercher une taille en dessous dans les rayons. Je restais interdite dans la cabine d'essayage, ma mère attendait en regardant les étiquettes, digne et concentrée.

Il n'y a rien pour toi, c'est pas normal. Elle a tranché pour un foulard, les couleurs vives te donneront l'air joyeux.

On est sorties de la boutique. Je n'étais pas joyeuse.

En passant devant sa boulangerie préférée, on va prendre le goûter. Je n'avais pas faim, je n'avais plus faim, mon corps avait oublié. Merci non, elle insistait, vraiment pas, elle s'agaçait, je

capitulais. La viennoiserie en main, je ne pouvais pas croquer dedans. Elle m'observait. Je ne pouvais pas croquer. Mange enfin. J'ai pris une bouchée. Le moelleux humide de la pâte a rempli mon palais de picotements sucrés. Ça faisait une boule à avaler et une autre dans la trachée. J'étais bloquée. Comment font les autres qui restent propres de ça. J'ai pris la serviette et sous les yeux de ma mère ai craché le morceau. Le ventre tordu, la gorge en feu, j'ai prétexté souffrir des dents à cause du sucre, une carie. Elle ne m'a pas crue, elle a attrapé la brioche la serviette, a tout jeté à la poubelle, s'est levée, a marché jusqu'à la voiture.

Je faisais tout en fonction de ça, les excuses à inventer, les rituels à respecter. Le corps se traumatise. Il faut un temps pour qu'il s'adapte, si tant est qu'il s'adapte. À vomir.

Je maîtrisais la technique et l'exécutais rapidement. L'index et le majeur qui raclaient le fond, les doigts enfoncés jusqu'au poignet, la bouche écartelée de droite à gauche, de haut en bas. Je forçais le ventre à bouger, en respirations rapides et exagérées. Les spasmes montaient et puis le reste. Selon le repas, trois quatre renvois suffisaient. Ensuite, je nettoyais. J'en sortais purifiée, fébrile mais purifiée.

Quand j'ai basculé, que j'ai été dans la longue chute, il n'y a rien eu, rien d'autre que la descente.

Je revenais tous les vendredis et elle me regardait, comme tous les vendredis, inébranlable, dans la légèreté de ses déplacements feutrés. Ses premiers mots à table, quelle mine affreuse, elle souriait, tu es famélique.

Elle voyait mes yeux creusés, les ganglions de ma gorge, le duvet du visage. Elle le voyait, les marques sur les phalanges, les os des clavicules qui sortent, forment des trous sur l'omoplate. Les cheveux qui disparaissent, mes bras qui disparaissent, mes seins, le ventre. Elle le voyait et ne proposait jamais de dessert. Puisque t'as décidé d'arrêter de manger, t'as qu'à monter dans ta chambre, je débarrasserai.

Avant que tout ne se dissipe dans les égouts, j'observais mon reflet dans l'eau des chiottes du haut. La porte fermée à clé, les

mains sur la cuvette, je me demandais si un jour j'arrêterais d'être nulle.

LE DILEMME DE ROGER FÉDÉRAL

Stéphane Paccaud

C'est décidé. Je vais lui laisser sa chance. Il est paumé et je devrai probablement m'échiner pour en faire un citoyen convenable... Mais je vais lui laisser sa chance. Je vais l'engager pour une année d'essai.

Certes, il est entré dans mon bureau avec ses écouteurs sur les oreilles. Une très mauvaise première impression. Je lui ai fait remarquer que son appareil était assorti à son tweed blanc. Un peu d'ironie pour remettre l'église au milieu du village et le tour était joué. Il a rangé le tout dans la poche ventrale de son habit et l'entretien a commencé... Le pauvre gosse est totalement déconnecté de la réalité du marché. Je pourrais lui faire signer un contrat demain : sans efforts, je pourrais l'endetter et l'avoir à mon service pendant toute sa vie... On ne leur apprend donc rien à l'école ? On ne nous apprend rien à l'école !

À son âge, j'étais pareil : dans la lune et égocentré. Toujours à courir après les filles et soucieux d'en faire le moins possible. Et maintenant... Est-ce que j'ai réussi ma vie ? J'aime à répondre, quand on me pose la question, que je me suis posé... que j'ai raccroché la protection de stars, la gestion de sécurité aux quatre coins du monde, la lutte contre les embuscades de hooligans... J'aime à raconter que je suis bien dans mon petit bureau, ma petite entreprise, à gérer six employés qui font des rondes dans les locaux désaffectés et, parfois, la tournée des boîtes de nuit en fonction

des mandats de la commune. J'aime à siroter une boisson sucrée à l'aloë vera gardée au frais dans le petit frigo dissimulé derrière une porte murale de mon bureau. Attention ! Je ne parle pas d'une boisson biologique que j'aurais réalisée dans ma cuisine en faisant mariner des plantes vertes. Je ne suis pas végan, ni végétarien. Je déteste les bobos et cette mode hipster débilisante. La barbe, les petites graines et les chemises à carreaux... Très peu pour moi. Non, je parle d'une boisson conditionnée et bourrée d'additifs que l'on peut trouver dans n'importe quel supermarché et qui a la particularité de contenir des morceaux gluants et sucrés. Ce n'est pas très bon... un peu trop doux... mais j'adore la sensation de mâcher ma boisson.

Il s'agit, en fait, également d'une boisson qui me rappelle mon ancien et plus grand employeur, du temps où je faisais mes débuts dans la sécurité. Du temps où j'avais une chance de carrière. Le paroxysme de ma vie professionnelle. C'était l'époque où je gérais la protection rapprochée de Roger Fédéral. Le Roger Fédéral ! La star internationale de tennis.

Bon, je l'avoue, je n'ai jamais été très friand de tennis, de football ou de toute manifestation sportive qui draine les foules et attire l'intolérance, les ennuis et la violence sur la société. En réalité, mon engagement dans la protection de Roger Fédéral n'a été que le fruit d'un hasard. Au bon endroit au bon moment. C'était lors d'une finale de football. On m'avait affecté à la protection de la tribune VIP. Il y avait des politiciens, des entrepreneurs et ce tennisman que je ne connaissais que de nom. Je me rappelle avoir trouvé étrange qu'un grand nom du tennis s'intéresse au football.

Le match s'est déroulé sans heurts, mais l'évacuation de la tribune dont je portais la responsabilité s'est révélée plus ardue. En effet, un groupe de supporters déçus avaient créé une brèche dans le couloir qui permettait de reconduire tout ce beau monde à bon port. Les sécurités privées avaient pris l'évacuation des personnalités en charge, laissant le pauvre Roger en carafe face à une horde de hooligans prêts à tout pour faire payer la défaite de leur équipe. J'ai surgi derrière lui. J'ai posé ma main sur son épaule et l'ai poussé vers la tribune vide. Après, tout s'est passé très vite. Réfléchir dans l'urgence est une qualité indispensable

de mon métier. Je lui ai donné ma veste au logo de l'entreprise de protection pour laquelle je travaillais ainsi que ma casquette. Pour dissimuler son visage, je lui ai donné mon talkie-walkie et lui ai demandé de marmonner des trucs dedans sans s'arrêter. Enfin, d'un pas rapide mais pas pressé, nous avons parcouru le couloir bondé de hooligans en prenant une mine préoccupée et en faisant semblant d'appeler des renforts pour préparer la sortie du tennisman qui était resté sur la tribune. Sans aucune hésitation, nous sommes entrés dans ma voiture privée et avons quitté les lieux.

C'est après cette aventure rocambolesque que Roger m'a pris à son service. Ma carrière était lancée. J'allais voir du pays et suivre celui qui allait devenir numéro un mondial de tennis dans son chemin vers les diverses victoires et autres galas de charité. J'allais devenir le garde du corps de la star, son homme de main et son intendant. J'allais devenir quelqu'un. Quelqu'un d'indispensable.

Outre son côté photogénique, avec ses épais cheveux sombres et ses arcades sourcilières proéminentes qui lui donnaient un air de conquérant, Roger Fédéral était un homme simple. Pas un de ces chanteurs capricieux ou une de ces artistes accros à la coke. La gestion de sa protection, lorsqu'il était en déplacement, se limitait à une section d'une dizaine d'hommes qui avaient chacun leur tâche. Costar sombre, oreillette par laquelle je donnais les ordres... discrétion et efficacité. Mon patron, donc, était un homme accessible et sympathique. Quand il ne passait pas du temps avec sa famille ou n'était pas dans une tournée promotionnelle (beaucoup de sponsors avaient demandé son image de champion de tennis en contrepartie d'énormes sommes), Roger s'entraînait avec sérieux et application. Pas de miracle : son talent n'était pas inné. Beaucoup d'efforts et de travail, de la patience et une régularité quasi obsessionnelle. Ce n'est qu'après une sculpture assidue de tous ses mouvements décomposés qu'il avait réussi à maîtriser ce revers puissant et précis qui lui conférait son invincibilité sur les courts du monde entier. Ce revers... même ne connaissant rien au tennis, je l'admirais. Une chorégraphie parfaite, un souffle, un son sec, une petite inspiration, un léger mouvement du talon gauche et... *bim* ! Parfait ! J'avais eu l'occasion d'assister à son entraînement.

C'était d'un ennui pour les yeux, mais un délice pour le regard.

Avec Roger comme patron, je pouvais me targuer d'être un bon soldat. Toujours prêt à me plier en quatre pour son confort sans devenir affable ni obséquieux. J'organisais ses déplacements, ses lieux de repos et sa protection discrète. Mais, au fil d'une année au service de la star, j'ai eu l'occasion de découvrir un de ses plaisirs personnels – qu'il appelait « son indispensable » : un plaisir immodéré pour le football. Roger Fédéral aime le football, presque plus que le tennis. Il aime les tensions et l'angoisse qui dominent les dernières minutes des matches, les duels épiques entre deux joueurs portés par deux équipes prêtes à en venir aux mains, les actions acrobatiques, les feintes, la stratégie des entraîneurs et les commentaires des journalistes. Je pense qu'il aime surtout être étranger à cette pression et vivre une rencontre sportive comme un simple spectateur, sa bouteille d'aloë vera à la main.

La préparation d'une salle où il pouvait voir les matches était devenue une de mes occupations premières. Cela peut paraître facile ou rabaisant, mais organiser le visionnement d'un match en direct pour Roger Fédéral n'est pas chose aisée. Il faut penser aux lieux, au matériel, à cette boisson si spécifique... et, croyez-moi, lorsqu'on est perdu dans une ville indienne ou au milieu des vallées suédoises, tout devient assez compliqué. Il m'est même arrivé, une fois, de devoir aller chercher un réparateur en informatique avec ma voiture privée pour qu'il rétablisse le réseau. Mon patron n'avait manqué que quinze minutes de son plaisir indispensable.

Les réels ennuis ont commencé avec la coupe du monde de football. En fait, je n'avais pas tout de suite réalisé la teneur du dilemme cruel auquel allait être confronté Roger Fédéral. Les matches de football d'ampleur internationale – « les meilleurs, les plus intéressants » me confiait le tennisman – étaient agendés en même temps que la grande compétition de tennis que mon patron devait dominer s'il voulait garder sa place de numéro un mondial. Coup du sort : les deux demi-finales et la finale tombaient sur trois rencontres d'une importance capitale pour Roger.

Ni une ni deux, j'ai proposé à mon patron déçu une solution qui, sans que je le sache, allait être une véritable descente aux enfers pour moi. En effet, alors que sa bonne humeur fondait

comme neige au soleil, j'ai pris ma posture de fidèle compagnon et, sans trop réfléchir, je lui ai promis qu'il allait pouvoir vivre ces trois matches, en différé de quelques heures, en gardant la surprise complète quant au score et au dénouement des rencontres. Quelque part, cela ne changeait pas grand-chose à mes attributions. La seule difficulté était de gérer l'entourage de Roger Fédéral (soit : le personnel que j'avais engagé) pour qu'il garde un silence total sur le déroulement de la coupe du monde.

Je me souviens avoir tout vérifié trois fois : la programmation de l'enregistrement, la lampe du projecteur de la salle où Roger allait s'installer, le contenu du frigo. Mes hommes sillonnaient le court de tennis et les vestiaires, ne s'autorisant que quelques échanges de regards entendus. Personne n'osait émettre une quelconque remarque concernant le monde du football. Je veillais au grain. Lorsque les spectateurs ont commencé à remplir les gradins, j'ai eu peur qu'un hurluberlu se mette à crier le score en direction de Roger, mais je me rassurais en me disant que personne ne connaissait son intention de vivre le combat entre la Suisse et la Russie en différé.

Le match allait vite passer et ma mission allait être un succès. Ce plaisir que mon patron allait éprouver me faisait plaisir. Après quelques rituels d'usage entre les arbitres et les deux joueurs, le premier jeu débuta. L'adversaire n'était pas à la hauteur, cela ne faisait aucun doute et, comme je le souhaitais, le match a rapidement été remporté. Roger avait totalement dominé. Une promenade de santé. À chacun de ses revers – c'est vrai qu'ils sont formidables ses revers – la foule avait lâché une exclamation. Écrasé par la liesse générale et l'habileté de son adversaire, sa maîtrise du jeu, l'autre s'était incliné en trois sets.

Quelques minutes après la dernière balle, alors que les flashes crépitaient et que je donnais des ordres succincts retransmis dans les oreillettes de mes hommes, un journaliste a percé les rangs de photographes et, armé d'un micro de forme oblongue, s'est précipité sur Roger Fédéral. Ce dernier était sur le départ et m'avait, d'un regard complice, fait comprendre qu'il se réjouissait de passer une soirée dans la salle que j'avais aménagée, à vivre la rencontre de football en différé. Dans ce regard, j'avais vu le

soulagement : être seul, face à un événement sportif international et n'avoir aucune prise dessus. Se laisser porter par le score, par les aléas de l'arbitrage et les coups du sort. Vivre de manière passive et sans pression un match. Le sport, le vrai. Assis, les pieds sur un coussin, une bouteille de boisson à l'aloë vera à la main... Le bonheur complet durant nonante minutes.

Le tennisman stoppa néanmoins sa marche, ce qui eut pour effet de refermer le cordon de sécurité sur lui. Il leva une main en signe d'apaisement. J'avais compris. Mes hommes aussi : Roger ne voulait pas décevoir son public en se montrant trop distant et fuyant. En outre, il avait le temps de répondre à quelques questions... la séance de rediffusion privée pouvait commencer quand bon lui semblait.

Nous nous sommes donc arrêtés et, dans une chorégraphie complexe et parfaitement orchestrée, nous avons fait évoluer le mur qui gardait la star du tennis en sécurité. De l'enceinte infranchissable, nous nous sommes mués en un couloir qui permettait au journaliste d'approcher Roger pour lui poser trois questions. Pas plus, pas moins.

L'homme s'avança, nullement impressionné par les deux malabars qui constituaient ce que j'avais nommé « la garde rapprochée » et qui étaient prêts à intervenir de manière musclée en cas de geste déplacé. Petit, trapu, le regard et les cheveux argentés, il pointa son micro contre mon patron et lança sa question d'une traite :

— Après la défaite de la Suisse 2-0 contre la Russie au football, êtes-vous fier d'être l'homme qui remonte le moral du citoyen helvétique ?

Silence...

Mon cœur manqua un battement. Je vis les épaules de Roger Fédéral s'affaisser légèrement. Mes hommes échangèrent des regards désemparés. Il y eut encore une seconde perdue avant la réponse de la star, que je ne perçus même pas.

La suite de la soirée n'a été pour moi qu'une succession de malaises et de silences gênés. Le chauffeur qui nous attendait dans sa voiture aux vitres teintées, René, félicita le tennisman et lui souhaita un bon visionnement du match de football. Contre

toute attente, mon patron insista pour que je l’emmène à la salle de projection et que je lui passe l’enregistrement. Il était seul, au milieu des sofas de velours rouge, à regarder un événement dont il connaissait le dénouement. Aucune surprise, aucune vibration, aucun espoir, aucun plaisir. J’étais debout, derrière lui, les genoux légèrement fléchis, les mains croisées au niveau du poignet sur le bas de mon ventre. La position du garde du corps. Aujourd’hui, je n’avais pas été mieux que ça. Roger tourna la tête vers moi. Je le vis jouer une mimique satisfaite dans la lumière du projecteur... C’était faux. Roger Fédéral n’avait jamais été un bon acteur. Même quand il tournait pour des publicités, il fallait réaliser au moins quinze prises pour percevoir un semblant d’illusion de réalité dans une de ses phrases. Et, là, c’était pareil. Il essayait de me faire croire que je lui avais été utile... Que je n’avais pas lamentablement échoué... C’était comme quand je croisais ma femme de ménage qui nettoyait mon appartement alors que j’étais en déplacement pendant deux semaines. Je lui souris. Je l’encourage en lui disant qu’elle est utile... Que l’appartement « a besoin d’être rafraîchi ».

Pendant les deux longues heures qu’a duré ce match, j’ai réellement vécu mon inutilité. La conséquence de mon échec. Au final, Roger s’est levé, il m’a chaudement remercié (il était vraiment très mauvais acteur) et est allé se reposer dans sa chambre. Il n’a même pas touché aux boissons que j’avais préparées dans le frigo.

Dans les contes de fées que me lisait ma mère, il y avait une rengaine, un leitmotiv, une sorte de code auquel se pliaient les protagonistes de l’histoire. La règle de trois. Le principe en était très simple et semblait remonter du fond des âges. À chaque fois qu’une action spéciale et notable était effectuée, il fallait s’y prendre à trois fois pour rencontrer le succès ou un dénouement particulier. Ainsi, le pauvre bûcheron s’y prenait à trois fois pour perdre ses enfants dans la forêt (Le Petit Poucet ayant sottement troqué ses cailloux fidèles contre des miettes de pain) ; les petits cochons trouvaient refuge dans la troisième maison, plus solide que celle en bois ou celle en paille ; le terrible loup, quant à lui,

posait trois questions avant de dévorer le Chaperon Rouge.

Je me voyais dans un conte. Or, je ne voulais en aucun cas que la seconde fois soit un échec. Le match de football opposant l'Italie à l'Allemagne était d'une importance capitale pour mon patron et il devait vivre sa rediffusion sans en connaître les résultats. C'était une question d'honneur pour moi.

J'avais donc imaginé – et contré – toutes les possibilités de voir l'opération échouer une seconde fois. Tous les moyens de communication avec l'extérieur avaient été confisqués aux spectateurs. Les téléphones portables devaient rester dans des vestiaires prévus à cet effet. Il en était de même avec les appareils électroniques et les gadgets informatiques. Vous n'imaginez pas les problèmes logistiques que ça a engendré. En outre, aucune interview ne devait avoir lieu après le match. Le champion quitterait le stade par une aile vidée de tout personnel. Une évacuation rapide et efficace. Pas d'autographes, de photos ou de contact.

J'avais même fait couper la connexion sans fil du bâtiment. Le seul endroit en contact avec le reste du monde était la régie qui diffusait la rencontre et qui n'avait aucun droit de communiquer autre chose aux caméramen du court que des indications de cadrage.

Tout était parfait. Je n'allais pas me laisser submerger par le syndrome des contes de fées. Cette satanée règle de trois... un échec avait suffi. La seconde tentative allait être couronnée de succès.

Roger, quant à lui, acceptait docilement mes plans et validait mollement mes recommandations. S'il était concentré sur le match, il semblait qu'il s'était résigné à abandonner son petit plaisir. Ce n'est que sans conviction, en effet, qu'il m'encouragea à me racheter de ma première tentative manquée.

Cette fois, je me souviens, la rencontre avec son adversaire a été longue et tendue. Roger a fait beaucoup d'erreurs, concédant de précieux points à l'autre joueur qui a su profiter des faiblesses momentanées de mon patron. Je serrais les dents et croisais les doigts. Avait-il l'esprit ailleurs ? Occupé à se demander s'il allait pouvoir profiter pleinement du match de football en différé ? Comment allait se passer sa fuite après la rencontre qu'il vivait ?

Sa difficulté sur le terrain venait-elle de mon précédent échec ? Au final, je réalisais enfin que j'avais beaucoup plus que son

confort et sa sécurité entre mes mains. J'étais, en effet, en partie responsable de sa place au classement mondial de tennis !

Un physiothérapeute de l'équipe adverse tripotait fébrilement un téléphone portable. Il était passé entre les gouttes ! Roger l'avait vu, cela ne faisait pas de doute. Voilà pourquoi il perdait des points. Réagissant immédiatement, j'ai donné les ordres nécessaires et, sans discussion, deux malabars de mon équipe ont encadré le dissident et l'ont emmené dans les vestiaires. Il ne devait plus revenir sur les lieux.

À partir de ce moment, le match était devenu plus simple pour mon patron. Il s'est dépêché d'éliminer son adversaire avec son revers incroyable.

Une accolade, deux mains serrées, un signe rapide en direction du public, quelques applaudissements... Puis, il s'est précipité dans l'aile droite du stade, désertée pour l'occasion. Mes hommes ont fait un rempart de leur corpulence, obstruant le seul accès aux vestiaires.

J'ai accueilli mon patron sans un mot dans ce décor post-apocalyptique (casiers entrouverts, sol plastifié, conduites de gaz au plafond) et nous avons couru le long d'un couloir sans fin. Il avait beau sortir d'une rencontre contre un joueur de classe mondiale, il me devançait sans perdre son souffle. Enfin, nous avons aperçu la voiture aux vitres teintées. René, le chauffeur, nous attendait devant la portière ouverte. Roger est entré derrière et j'ai pris la place du passager. Un coup d'œil à la radio qui pouvait être enclenchée par mégarde.

— Pas de crainte, me dit René. J'ai débranché le système comme tu me l'as demandé. Aucune chance d'entendre quoi que ce soit.

Puis, il se retourna vers le patron.

— Je n'ai pas vu le match de football. Je n'ai donc aucune idée du résultat. Vous pouvez vous tranquilliser, Monsieur. Dans une demi-heure, nous serons chez vous.

À ce stade, je ne pouvais pas dire lequel de la star mondiale de tennis ou de son garde du corps était le plus tranquille. Tout s'était passé comme prévu. Je gardais tout de même cette tension sensible qui ne voulait pas me quitter tant que nous ne serions pas dans la salle de projection, isolés du monde. Mes doigts pianotaient sur le

velours de mon costar sombre et je voyais, dans le rétroviseur, un Roger Fédéral concentré et insondable comme avant une rencontre.

Soudain René planta sur les freins. Les tendeurs des ceintures de sécurité ont claqué et j'ai lâché une exclamation envers le chauffeur :

— Merde, René ! Tu fais quoi ? Tu ne peux...

Mes mots se sont perdus dans un dédale de pensées contradictoires. Je n'y croyais pas. Un homme se trouvait au milieu de la route. Debout, tenant une pancarte en carton et l'agitant frénétiquement. En apnée, j'ai jeté un coup d'œil circulaire. Des dizaines, des centaines de personnes défilaient dans la rue, sur les trottoirs, sur la route. Un chaos total. C'était l'euphorie générale. Un aperçu des dernières heures avant la fin du monde. Ici, des couples s'embrassaient après une gorgée de bière, là, un attroupement sautait sur place en hurlant... là, encore, on se roulait par terre emmaillotté dans des drapeaux en chantant des refrains inaudibles... Et cet homme, hagard, avec sa pancarte : « 1-0 ». Il était là pour moi. Je le savais. Il accomplissait la prophétie des contes, la règle de trois...

Puis, les chants, les sons et les bruits me vinrent aux oreilles. Même étouffés par l'épaisseur de l'habitacle, je pouvais parfaitement entendre les exclamations véhémentes de ces supporters ravis et gavés d'alcool jusqu'à la moelle. « Le but » hurlaient-ils en chœur. « Un succès inespéré à la nonantième minute ! » scandaient les moins ivres. J'aurais voulu que la voiture soit isolée, que rien ne passe jusqu'à nos oreilles. J'aurais aussi voulu que les vitres teintées ne permettent pas de voir l'extérieur. J'aurais voulu, enfin, ne jamais jeter ce coup d'œil dans le rétroviseur et ne pas percevoir la déception s'emparer du visage de mon patron. Ce regard était la chose la plus terrible à subir. Il ne m'accusait pas, il ne me pointait pas... Il était juste déçu. J'aurais préféré qu'il m'insulte, qu'il me traite d'incapable, qu'il me vire. C'était mérité. Il a fait pire : il a juste gardé le silence durant tout le trajet puis, sans un mot, s'est rendu dans sa chambre. Les contes de fées avaient eu raison de moi.

À partir de cette nuit tragique et jusqu'à son prochain match, celui qui coïncidait avec la finale de la coupe du monde de football, mes échanges avec Roger ont été unilatéraux. Je faisais des rapports, donnais des consignes, annonçais des événements et il répondait par un borborygme accompagné d'un hochement de tête. Je lui promis que je n'échouerais pas une troisième fois. Borborygme. J'ai commencé à lui expliquer mon plan. Borborygme. Je lui ai sommé de me faire confiance. Hochement de tête.

C'était la finale. Le match ultime. Il fallait que je rencontre le succès. Question de vie ou de mort. C'était indispensable ! J'ai donc revu toutes les possibilités. J'ai organisé la protection du patron et l'organisation de la rencontre comme la dernière fois. Sentant la lassitude chez mes hommes, je leur ai servi un discours digne des plus grands blockbusters américains. J'ai tout revérifié et j'ai assigné René à la conduite de tout le personnel dans un grand bus. Cette fois, j'allais assurer personnellement l'évacuation et le transport de mon patron.

Le match de tennis débuta alors que je me projetais mentalement dans la suite des événements. La seule chose que j'ai retenue était le signe de main en direction du public que Roger Fédéral a adressé avant son premier service.

Je n'ai aucun souvenir du déroulement des sets et de la facilité avec laquelle mon patron s'est défait de son adversaire. Je me souviens seulement de l'avoir vu courir vers moi, de l'avoir entraîné dans les vestiaires désertés. Mes hommes s'occupaient des journalistes et des supporters. Je me souviens également d'avoir, encore une fois, couru à ses côtés... de m'être laissé distancer... d'être passé subrepticement derrière lui. Je me souviens enfin de mon avant-bras autour de son cou, de sa surprise et de l'aiguille de la seringue qui a pénétré le derme de son cou. Il s'est débattu un moment alors que je pressais sur le piston et faisais pénétrer la kétamine dans son sang. Une vague de panique a passé dans ses yeux révulsés, puis j'ai chuchoté des mots rassurants, comme à un enfant qui s'endort. Il m'a semblé l'avoir vu sourire avant de sentir le poids de son corps contre moi.

Lorsqu'il a ouvert les yeux, il s'est étiré et a regardé autour de

lui. La salle de projection était parfaitement agencée. Une série de sofas confortables, un écran imposant, deux enceintes puissantes et les boissons préférées à portée de main. Dans un mouvement souple, Roger Fédéral s'est levé et m'a fait face. J'avais gardé ma posture de garde du corps pendant la durée de son sommeil. Il a d'abord posé une main maladroite sur mon épaule, puis il m'a souri. D'un geste leste, il a déplacé un sofa à côté du sien et m'a invité – honneur suprême – à vivre ce match avec lui.

Je peux le dire, maintenant, non content d'avoir vécu une rencontre inoubliable entre la Russie et l'Italie, j'ai ressenti réellement le paroxysme de ma carrière. En empathie avec le meilleur joueur de tennis du monde, je vivais ce match, je criais à l'injustice des arbitres, je levais les bras au ciel et hurlais ma joie lors des buts. Nos bouteilles de plastique gorgées de cette boisson à l'aloë vera se sont entrechoquées et nos sourires échangés étaient sincères. Roger Fédéral n'était, le temps de ce match, plus mon patron, mais mon camarade, mon ami. Jamais je n'oublierai ces deux heures exaltantes et jamais je ne verrai un match de foot de la même manière.

Trois jours plus tard, des huiles de la section anti-dopage se sont présentés chez Roger. Au vu de ses succès considérés comme inhumains, ils étaient suspicieux et peu amènes. Mon patron a dû uriner dans un flacon en plastique et les résultats de l'analyse ne tardèrent pas à tomber : outre une forte concentration d'aloïne (que l'on trouve en quantité dans l'aloë vera et qui est parfaitement légale), des traces d'analgésiques anesthésiants ont été trouvées.

Ses matches ont été suspendus et une cohorte d'avocats s'est emparée de la procédure. Au final, pour le bien de mon patron, j'ai avoué, devant une cour de justice, avoir « attenté à l'intégrité physique de mon client » et ceci contre sa volonté. J'avais pris la décision de lui injecter ce produit. Par ailleurs, j'ai cru bon de préciser que cette attaque s'était déroulée après son dernier match, ce qui a eu pour effet de disculper totalement Roger Fédéral et de décevoir ses détracteurs.

J'en étais quitte pour un mois de prison avec sursis et pour une interdiction d'approcher le tennisman à moins de cent mètres. Il fallait que je pense à une reconversion professionnelle.

En quittant la salle lourdement boisée, mon camarade se dressa devant moi la mine déconfite :

— Merci, a-t-il lâché.

Il était tellement mauvais acteur que sa sincère tristesse suppurait sous son sourire encourageant. Je lui ai serré la main. Je sais qu'il me devait beaucoup. Sa carrière était plus importante que mon épanouissement professionnel. Plus indispensable que son amour pour le football,

— Je n'ai fait que mon boulot, Monsieur.

— Je vous remerciais pour cette finale. Je ne l'oublierai jamais.

Puis, un cordon d'huissiers, de policiers et de gardes du corps qui avaient été sous mes ordres s'est refermé sur le tennisman, me laissant seul dans cette salle au parquet finement ciré.

LE SECRET D'UNE FILLE MANQUÉE

Goliathus

J'avais l'âge où l'on évolue dans la société à la hauteur des hanches. Ma petite société, c'était le jardin de la vieille bâtisse pictave, où la traditionnelle réunion de famille battait son plein. Une fois les convives rassasiés, son intensité diminuerait progressivement jusqu'à devenir sous les tilleuls et les pruniers un longue tablée vespérale se prolongeant tard dans la nuit.

Pour l'instant, les invités étaient debout sous le soleil d'août, guillerets, loquaces ; les uns avaient gardé leurs habits du dimanche, les autres avaient revêtu des tenues plus confortables, résistantes aux taches de pollen ou de mirabelles. Je circulais entre eux dans l'espoir de glaner quelque vérité fondamentale que nos savants aînés sèment parfois au hasard des conversations dans ce genre de célébration champêtre. J'avais ainsi appris que « la faim justifie les moyens », « qu'un mariage pluvieux est un mariage heureux », et encore ce mystérieux adage : « les oranges ne sont pas les seuls fruits ! »

L'heure avançait et je commençais à m'ennuyer, quand jaillit soudain de la bouche d'une vague parente de mon oncle une perle d'aphorisme. Avec sa diction parfaite, elle dit en détachant les syllabes : « le bonheur, c'est de posséder le superflu ! ».

Quel enfant ne voudrait pas connaître le secret du bonheur, tant il est rare de trouver parmi ces chères têtes blondes, une seule qui ne dissimule derrière sa joyeuseté feinte une profonde

anxiété ? J'étais aux anges. D'emblée, le mot « superflu » me plut énormément, avec sa sonorité expirante et sa composition à la fois familière et précieuse, la concrétion d'une exclamation juvénile et d'un mouvement soutenu des lèvres. J'en ignorais la définition. La nébuleuse parente surprit mon regard interrogateur. Devinant ma passion vive pour le vocabulaire, elle pencha vers moi sa face flétrie d'institutrice amène, et me fournit cette explication énigmatique : « le superflu, c'est ce qui vient juste après l'indispensable ».

Il existait donc une échelle du bonheur, dont le premier barreau était accessible à mon entendement. Ma curiosité était piquée. Tandis que mes cousins et cousines vaquaient à leurs activités navrantes – elles se résumaient à des poursuites hurlantes sans véritable finalité, puisqu'à intervalles réguliers le fuyard et son loup se retrouvaient au milieu du terrain pour de brefs conciliabules, avant de reprendre le même jeu en renversant simplement les rôles – je résolus d'en apprendre davantage. À l'époque, je déclinais souvent l'invitation à les rejoindre, les observais à distance, conscient que mes participations sporadiques m'excluaient du groupe un peu plus à chaque refus. J'avais sept ans. J'étais un enfant rêveur. Mes pensées se dirigeaient vers des objets insaisissables (la célérité d'une colonne de fourmi, l'envolée des aigrettes de pissenlit dispersées aux quatre vents), grâce auxquels je tentais de cerner ce vide en moi, mon intranquillité. Je me sentais proche des nuages, des arbres et des coléoptères, beaucoup plus que de mes camarades. L'idée de participer à leurs rites et leurs distractions me terrifiait ; je devinais confusément que j'y incarnerais un rôle de bouc émissaire. La seule chose humaine qui m'attirât véritablement à cet âge fut le langage. Ah, le charme mystérieux des mots !

Or, je venais d'en découvrir deux autres qui offraient un accès direct au bonheur. Je courus donc à l'intérieur de la bâtisse, grimpai l'étage jusqu'au salon, où je savais que je dénicherai parmi les rayonnages d'une bibliothèque exigüe le vieux Larousse de mon oncle.

Avec précaution, je soulevai la couverture en partie détachée qui menaçait de tomber en miettes, puis ouvris le dictionnaire au tiers de son épaisseur à la recherche du mot « indispensable ». J'aimais la douceur de la gouttière au toucher, finement décorée, et

l'odeur surannée qui fuyait des pages. Je tombai sur « hellénique », imaginai brièvement une épopée dans laquelle ma sœur aurait perdu un « l » et poursuivis ma quête.

Page 330, plus loin que j'avais imaginé au départ (le dictionnaire comptait 762 pages, sans compter les feuillets du début numérotés en chiffres romains et dédiés aux conjugaisons) la définition apparut vers le milieu de la deuxième colonne entre les mots « indiscuté, e » et « indisponibilité ». Elle disait ceci : « adj. Dont on ne peut se passer : outil indispensable. »

Quiconque m'eût observé à cet instant aurait été frappé par mon expression circonspecte. J'essayais de me figurer un outil indispensable et pensai aussitôt à mon père. Adeptes du bricolage dominical, mon père s'était confectionné un espace quasi allégorique au-dessus de son établi, où il avait accroché ses outils en prenant soin de marquer chaque emplacement d'un trait de crayon figurant leur exacte forme, de sorte qu'un emprunt de l'un d'eux par l'un des ses enfants eût immédiatement trahi l'oubli malencontreux de le remettre à sa place et enclenché de vives remontrances. Dans le vaste monde de mon père, tous les outils étaient indispensables ; aucun ne pouvait être considéré superflu en soi ! Or, d'après la règle que je venais d'apprendre, son bonheur aurait justement consisté à posséder l'impensable outil superflu. Cela signifiait-il que mon père ignorait le bonheur ? Mystère...

Une ribambelle d'objets plus farfelus les uns que les autres venait d'entamer une drôle de parade dans ma tête : râpe à trous du gruyère, machine à nouer les lacets, spray anti loups-garous (à vaporiser chaque soir sous son lit ou dans le fond des placards), etc.

L'appel à table interrompit mon inventaire et l'effeuillage du dictionnaire.

Je redescendis au jardin et rejoignis les autres, m'assis avec réticence à la table des petits, vite désertée par mes cousins cousines. Je me rapprochai donc des adultes et, profitant des temps de pause dans les échanges, m'enquerrai auprès de quelques-uns de ce qui constituait à leurs yeux un « outil pas indispensable ». Tous me renvoyèrent une même interrogation : « pour quoi faire ? » ou une variante piquante qui stigmatisait ma fâcheuse habitude à poser

des questions idiotes : « N'as-tu pas mieux à faire ? »

Pour accéder au bonheur, il fallait d'abord que je sache quoi faire, puis que je me procure l'outil indispensable pour le faire, et qu'enfin je cherche à acquérir le reste, l'insaisissable superflu. Or, s'il y avait une chose dont j'étais parfaitement sûr à cet âge, c'était bien de ne jamais savoir quoi faire !

« Va jouer dehors ! » ou « Va t'amuser avec les autres ! », « Reste pas là à ne rien faire ! » disait ma mère.

J'errais seul dans les pièces désertées de la maison, jouais à la marelle sur les carreaux du linoleum, allumais la télé, me fatiguais vite des programmes, commençais à lire, m'interrompais sans raison, acculais une petite araignée dans l'angle de ma chambre, me perdais dans mes rêveries, flânais, soupirais... Bref ! Je m'ennuyais sérieusement.

À l'époque, j'étais ce qu'on appelle une fille manquée, une appellation dépréciative dont je n'aurais à subir le préjudice surnois qu'à l'adolescence ; il me restait encore quelques années d'innocence, à la lumière des petites filles en pleurs. Mon héros était une héroïne masquée, vêtue d'un justaucorps jaune et d'une cape noire doublée de rouge. J'enviais sa double identité, son espièglerie, ses aventures trépidantes et me désolais en comparaison de la monotonie assommante de ma cité neuvilleoise et de la niaiserie de mon existence. Quel « outil », quel accessoire superflu pouvait bien posséder Fantômette qui la rendait si heureuse ? Le ridicule pompon de son bonnet peut-être ? Le détail que j'aurais volontairement omis, si j'avais eu la patience et l'audace de me confectionner mon propre costume de justicier !

C'était donc ça ! On interdisait le bonheur d'un garçon de sept ans aux goûts de fille, à cause d'une bête histoire de pompon ! Vite, j'inscrivis cette révélation dans ma mémoire (je la reporterais plus tard dans mon cahier intime), et partis trouver un coin isolé du jardin où je pourrais à loisir méditer sur le bonheur et cultiver mon ennui jusqu'au moment où la fête de famille doucement s'éteindrait.

* * *

Trente ans ont passé. La réunion familiale a toujours lieu sous les tilleuls ou sous les pruniers ; les petits s'assoient désormais à la table des grands ; les plus anciens ont entrepris un grand voyage en laissant derrière eux leurs valises ; la vague parente ne nous rejoint plus que par intermittence selon les humeurs de sa hanche douloureuse.

Je suis debout sous le soleil d'août, guilleret, loquace, avec mes habits tachés du jus des mirabelles tombées des branches. Au détour d'une conversation, je me surprends à lancer à la dérobée, ici, une formule éclairante, là, une maxime poétique, distillant quelque vérité indémontrable. Peut-être l'une d'elle touchera l'un de mes neveux et nièces, les interpellera par la musicalité ou l'étrangeté de ses mots, aiguïsera leur curiosité, les poussera à aller chercher une définition dans un dictionnaire, sur les rayonnages d'une bibliothèque réelle ou virtuelle, s'accrochera à un arpent de mémoire et demeurera longtemps infertile, avant qu'un hasard de la vie la fasse éclore et révèle sa signification profonde.

Puis, la mélancolie les effleurant, ils se souviendront de leur petite enfance, de ses enseignements superflus et de ses indispensables carences. Certains, comme moi, réaliseront alors ce qu'il advient des filles manquées...

Je me suis marié « plus vieux » et j'ai décrypté le mystérieux adage des oranges ; j'aime toujours autant les mots et j'écris désormais mes propres histoires ; je ne possède aucun outil, à part de vieux stylos décapuchonnés, jetés en vrac dans un tiroir ; les aventures de Fantômette ont été rééditées, sans le charme des dessins de sa première illustratrice hélas ! ; quant aux loups-garous, ils ne hantent plus le fond des placards.

J'ai fini par découvrir le secret du bonheur ! Il m'est revenu de cette époque rêveuse où l'on devine confusément qu'une chose indispensable vous manque sans parvenir à la saisir. Je l'ai cherchée longtemps, alors qu'elle avait toujours été là, près de moi, à portée de conscience.

Vous avez deviné ? C'est l'ennui, bien sûr ! La seule chose au monde totalement superflue dont on ne peut pas se passer. L'ennui est un mot toujours singulier, qui mêle l'utile et le futile. Il signifie

vivre et rêver sa vie.

Chut ! Ne le répétez à personne ! C'est un secret.

Le secret d'une fille manquée.

LA SOURCE

Jean-Pierre Védrines

L'eau est nécessaire à la vie.

Il n'y avait plus d'eau. De la source s'écoulaient seulement quelques gouttes indispensables à la survie de l'homme couché. Il était assoiffé. Il avait la gorge nouée, la voix inaudible. Ses mains, fébriles et douces, étaient sèches. Un mot lui vint pourtant à la bouche, seulement un mot : « *aiga* ». Le miroir dansait devant ses yeux. Puis un craquement se produisit qui attira son attention. Quelque chose était en train de se passer. Il ne savait pas quoi. Un froid glacé et brutal l'envahit. Une sorte de rêve dans la nuit. Une lumière bleue. L'eau au chant murmurant s'écoulait à nouveau. L'eau. L'*aiga* était le mot utilisé par les gens du pays. La *viu* si l'eau était vive.

Ce qui commençait ou s'achevait, l'homme couché le percevait vaguement. C'était une rumeur. Un bruit lointain. Peut-être la mer. Peut-être la mort. Mais que faisait-il ainsi étendu dans l'herbe ? Il n'en savait rien. Il n'avait pas mal, simplement il ressentait une sorte d'engourdissement. Il se dit qu'on était en septembre, la saison où, avant d'être cueilli, le raisin s'adonne au plaisir d'être charnu. Sitôt la vendange achevée, les jours baisseraient, la sève se retirerait des sarments de la vigne.

Il crut entendre passer une charrette. Il pensa qu'elle était peinte en bleu comme la plupart des voitures à deux roues du village. Le bleu éloignait du cheval les taons et les mouches. Assurément,

l'été s'achevait. La chaleur était accablante. La terre se craquelait. La nature souffrait.

Il avala sa salive avec effort. Il se rendit compte que ses mains prenaient peu à peu la couleur sombre des baies sauvages. Par moments, elles étaient saisies de tremblements. Un nuage s'effaça. L'ombre planait au-dessus de lui comme un rapace en quête de proie.

« *Es la fin.* » Il voulut saisir la branche qui se balançait au-dessus de lui. Il n'y parvint pas. Sa main ne lui obéissait plus. Il ragea intérieurement : le goût de la vie le possédait encore.

Par moments, la source se tarissait et la chaleur le harcelait. Elle l'assoiffait davantage. Une goutte d'eau perla sur l'herbe qui se fanait. Il voyait en elle l'image de son propre destin.

Haletant, il tenta de se tourner sur le côté.

En vain. Il se souvenait vaguement parfois de ce qu'il était ou croyait être : un homme âgé, simple et pauvre. Une sorte de poète errant au visage ridé tel un jujube tombant de l'arbre. Mais il n'avait plus rien à inventer, il le savait. Pas la moindre aventure, pas la plus petite histoire. Il vivait des instants dérisoires. Parfois un vers, une strophe d'un poème qu'il avait appris à l'école, un paragraphe, lui revenaient. Pour se donner du courage, de temps à autre, il bougeait les doigts, frottait une main contre l'une de ses cuisses tout en essayant de réciter un fragment de l'œuvre qu'il avait apprise enfant.

Une odeur fade montait de la terre.

Il apercevait, au travers du feuillage moite que le vent balançait mollement, un coin de ciel bleu. Il n'avait plus conscience de son état. Peu à peu, il s'abandonnait à son rêve de feuilles vertes. Une infinie pellicule blanchâtre qui ressemblait à de la poussière ternissait jusqu'au tronc des arbres.

Des scorpions très vieux fuyaient des pierres. Des araignées suspendues au bout de leur fil guettaient des proies invisibles. Il aurait aimé goûter un grain de raisin passerillé après que la peau eut éclatée comme ils le sont en décembre quand les premières gelées font vieillir les arômes du fruit. L'horizon finit par s'assombrir. Peut-être était-il en train de faire un mauvais rêve ?

La tête finit par lui tourner. Le goût du vin lui vint à la bouche. Il écoutait le vent du soir dans la souche. Un aigle royal vint se poser à même le sol. La bête le fascinait depuis toujours. Il voulut dire quelques mots, mais il ne le put. C'est à ce moment-là qu'il ferma les yeux. Le noir se fondit dans la nuit et l'aigle s'envola vers les sommets. Sur l'écran de sa mémoire qui s'alluma brusquement, il lut un nom : Jean Martin. Une jeune femme était apparue qui l'avait nommé ainsi. N'était-ce pas plutôt une ombre, un rêve ?

Il ne le croyait pas. Mais qui était-elle ? On dit que faire l'amour en rêve n'étanche pas la soif. Il lui demanda qui elle était, mais elle ne répondit pas. Elle disparut bientôt absorbée dans une sorte de nuit opaque. Il se demanda pour quelle raison elle ne lui avait pas porté secours. Parfois les bruits venaient jusqu'à lui. Le grincement d'une roue montait d'une ornière. Un cheval hennissait. Il se revoyait enfant quand il courait dans les vignes qui entouraient le village. L'image d'après, il jouait sur le rivage de la Méditerranée.

Il entendit la jeune femme dire qu'il fallait que le vent s'en mêlât. Mais il ne comprenait pas de quoi le vent devait se mêler ni ce que cela devait produire. Bientôt viendrait la paix de l'automne. Le vin s'ennoblirait dans le cellier.

Il s'éveilla dans un bruit de feuilles froissées. De la source ne s'écoulait maintenant qu'un faible filet d'eau. Elle mouillait le creux de son épaule, le marquait de son empreinte. L'écran s'alluma par petites touches. Cette année-là, c'était l'année de la grande neige. Les vignes et les oliviers avaient gelé. Il se revoyait marchant dans la campagne. Les images défilaient avec volupté. La terre était blanche à l'infini. Les arbres se couvraient d'étoiles. Peut-être était-ce cela qui recommençait.

Au bout de quelques minutes, sa mémoire n'endiguait plus les images qui affluaient. Il ne voyait qu'une sorte de film brouillon comme si son esprit était malade.

La fièvre le tenaillait-elle ? Il avait mal à la jambe gauche. Des bribes de son passé à son insu s'infiltraient dans son cerveau malade. Sa mémoire lâchait prise, se recroquevillait, s'absentait par moments. Combien de temps s'était-il écoulé depuis le début de ce cauchemar ?

Quand il ouvrit les yeux à nouveau, il décela dans un coin de

ciel un astre qui brillait plus fortement que les autres. Il se dit que c'était l'étoile du Berger.

Il eut un moment de joie. Il allait être sauvé. Durant quelques secondes, il retint son souffle. Mais personne ne vint. Il était seul avec le chuintement de la source et l'eau qui coulait dans son cou. Il maugréa. Au-dessus de sa tête la lune se levait. Il l'apercevait dans l'échancrure du feuillage. Elle était rouge et s'élevait dans le ciel avec grâce.

Était-il encore de ce monde ? Allongé à même l'herbe, il sentait la vie lui échapper. Il voulut voir l'une de ses mains et leva un bras mais, sans force, celui-ci retomba. Enfant, il se demandait pour quelles raisons les choses stupides n'arrivaient qu'à lui. Ce jour lointain arrivait sur l'écran, il s'en souvenait avec précision. Le brouillard couvrait la campagne. Dans le silence de l'aube les platanes s'égouttaient. Il tenait son cartable à la main. C'était le jour de la rentrée des classes. Il allait apprendre à lire et à écrire. Il était fébrile. Les maisons lui paraissaient vides, les rues désertes. C'est quand il rejoignit l'avenue Victor-Hugo que le drame arriva. La voiture ne le vit qu'au dernier moment et le heurta. Il tomba brutalement à la renverse et perdit connaissance. Quand il reprit conscience, il avait le menton ouvert. Depuis ce jour, il haïssait le brouillard. Lorsqu'il couvrait le village, sa cicatrice, que son père nommait la « balafre », le faisait souffrir. Une sorte de rage le prenait alors : il n'était plus le même gosse. Plus tard, jeune homme, il laisserait pousser sa barbe pour cacher cette mauvaise couture.

Longtemps, son père fut persuadé que l'automobile qui l'avait renversé l'avait aussi rendu à demi-idiot. À l'école, on le qualifiait d'attardé. Certains de ses petits camarades de classe le nommaient le « singe ». Lui se sentait étranger au monde de la communale. Son père disait qu'il finirait comme l'oncle Noine à qui il apportait des gâteaux avec sa mère : seul et dans la misère. Lorsque l'enfant tendait le gâteau à l'oncle, celui-ci le saisissait avec douceur. Noine le remerciait. C'était un homme déjà âgé qui avait, selon les dires de sa mère, bourlingué dans le monde entier.

De retour en France, c'est à l'épicerie du village qu'il pesait sa dose journalière de poudre de pavot extraite de la plante qu'il

faisait pousser dans son jardin.

Quelquefois, il réclamait du miel qu'il mangeait en quantité importante afin de lutter contre la constipation. Plus tard, revenu de l'étranger, il s'était occupé du domaine.

Allongé tel qu'il l'était, il ne voyait presque rien. Quand la nuit venait, il prêtait l'oreille au cri d'un oiseau, au dernier crissement d'une cigale. Vivait-il ses derniers instants ? Il souleva légèrement la tête, mais il ne put rien voir. Le soleil s'attardait à l'horizon. C'était une présence douce qui le réconfortait. Il avait soif. Il trempa un doigt dans l'eau et put se rafraîchir les lèvres. Il suffisait que le jour durât encore. Il reprendrait des forces. Il pourrait se traîner jusqu'à la plus proche maison. On lui porterait secours.

Elle est sortie de la nuit. Elle vient peut-être du bois où il n'a pu aller. Il a le ventre noué. Elle marche vers lui, il en est sûr. C'est une silhouette gracile. Elle porte une longue robe noire. La gorge sèche, il fait glisser un bout de langue sur ses lèvres. Il a le goût de l'eau sur les lèvres. Mais bientôt, dans une sorte d'éclair, elle disparaît. Il l'appelle en vain. Son émotion s'apaise. Elle reviendra, il en est sûr.

Peut-être est-il agonisant sur le bas-côté d'une route, le cou fracassé par un accident de voiture ? Non, dans ce cas-là, les secours seraient arrivés. Peut-être a-t-il été victime d'un acte criminel ? L'assassin serait venu par derrière et lui aurait brisé les cervicales d'un coup de manche à outil. Mais pour quelle raison aurait-on voulu l'assassiner ? Un héritage ? Un mari jaloux ? Un voleur de grand chemin ?

Il n'en saura peut-être jamais rien. Tout finit un jour ou l'autre, sans explication la plupart du temps.

Lorsqu'il s'était affaissé sur l'herbe humide, il avait eu cette sensation de heurt, de bourdonnement lancinant à la tête. L'eau de la source coulait à présent dans son cou et le rafraîchissait. L'eau. La vie. Il fit un effort pour se souvenir et revit la silhouette de la jeune femme. Elle était frêle autant qu'il pouvait en juger. Il imagina qu'elle allait interpréter une œuvre de Bach. Mais, agacée par un soubresaut de vent, elle avait disparu brusquement sans

qu'il entende quelque note de musique que ce soit.

Sa mémoire lui donnait à visiter par instants des fragments de sa vie couleur de craie blanche. Il avait du mal à retrouver les mots, mais les images affluaient. Il revoyait l'oncle Noine fumant une cigarette et lâchant des ronds bleus dans l'air doux de la cuisine. Au village, on appelait le père de Jean, Raoul Martin : Remuant, car il ne pouvait rester à un endroit donné plus de cinq minutes.

Sa mère, Jeanne Martin, c'était Plaisantine car elle se moquait sans cesse des uns et des autres.

Mais lui, comment le nommait-on? Peut-être le *Bedigàs*, le Niais. Au village chacun avait un surnom. Il n'avait pas dû échapper à la règle.

À certaines heures de la journée, la mémoire lui faisait défaut. Peut-être était-ce *cela qui commençait*. C'était une sorte de combat contre l'oubli. Dans ces instants-là, il ne savait plus où il en était. Les mots lui échappaient, le noir était à l'œuvre et l'eau seule l'apaisait. Il n'arrivait pas à se souvenir du nom de ce poète blessé lors de la Grande Guerre et qui avait survécu à sa blessure, immobile, durant de longues années. Il avait écrit des livres merveilleux. Il se remémorait la musique de ses phrases, de sa poésie dont il avait appris autrefois des poèmes par cœur. La vie de ce poète était une parole, une écriture, un don d'amour.

Comme lui, à présent, il souffrait de n'être qu'un corps au bord du silence. Dans cette situation, il se trouvait dans l'impossibilité d'avoir une vie normale. La douleur mordait. Au même moment, la nuit noya la campagne. Il toucha son genou, sentit l'os qui pointait. Puis le rire de Remuant traversa son esprit. Il se moquait de Noine gesticulant dans l'herbe du jardin. L'oncle réclamait du miel. Il en avait après les femmes-abeilles qui n'allaient pas assez vite en besogne. Remuant avait vendu le miel de ses abeilles à l'oncle et celui-ci s'en réjouissait. Il poussa un cri bref, roula au milieu des ruches. À ses dires, il s'en allait sur les chemins de la cordillère des Andes, lançant un bras prometteur vers le ciel afin de capturer un nuage, puis s'écriant : « Non et non, il ne faut pas emprisonner les nuages, ils sont les héritiers de 1789. À eux, la liberté du ciel ! »

Noine, il s'en souvenait, était fou de la musique des mots. Il jouait de son stylo sur le papier comme d'une touche de piano,

écrivant des phrases troublantes sur un cahier d'écolier. Il gravissait des torrents desséchés affirmant « que toute route est toujours un silence de neige. » Et, se redressant, il se mettait à danser. C'était un poète authentique qui avait connu Blaise Cendrars, un de ceux qui n'écoutent que les cœurs et qui, dans leurs divagations, parlent avec les mots aux nuages.

Il ne la vit pas s'approcher. Il entendit simplement un crissement comme une aile d'oiseau glissant dans l'air frais du matin. En inclinant la tête, il aperçut sa fine silhouette, sa chevelure ourlée de lumière. Elle prit l'archer, le fit glisser sur les cordes. La musique résonna dans le cœur de l'homme couché. Elle jouait cette pièce de Bach qu'il aimait tant. C'était une sorte de prélude au feu.

Du moins le comprenait-il ainsi. Il essaya de se redresser. En vain. Il retomba lourdement. La musique se mesurait avec l'espace et l'œuvre avait le dessus. La terre n'était plus terre, la poussière devenait lumière. Le temps passait-il ? Les heures s'écoulaient-elles si lentement ? Les mots de sa langue maternelle, la *lenga*, lui montaient par moments aux lèvres. Une langue si vivante dans son esprit, pourtant si proche de lui, qu'il parlait avec une certaine maladresse.

À l'école communale, on lui avait appris le français. Au collège, l'anglais. Mais jamais, on avait fait montre d'un intérêt quelconque pour la langue des bergers et des vigneron. Cette langue que parlait son grand-père, Armengau Martin, quand il s'était fait tuer sur le front d'Artois. Un jour, dans la classe, l'instituteur avait demandé quel terme fallait-il utiliser lorsque la charrette supportant le tombereau des vendanges ne pouvait sortir de l'ornière. Un premier élève avait levé la main et répondu : « *Enflanguée* ! » Le Maître avait haussé les épaules. Puis Jean Martin avait levé le doigt à son tour : « *Encalée* ! » Le Maître avait ri : « C'est un mot patois ! »

C'est l'oncle Noine qui lui avait donné la réponse : « *encalé* vient du verbe *encalar* qui veut dire s'embourber. » La réponse du Maître l'avait marqué à tout jamais et il avait pris le mot « patois » en horreur. Il disait de sa langue maternelle : « la langue ou la *lenga* ». Plus tard, il avait tenté d'éclairer les fondements de la langue grâce au dictionnaire « des parlers languedociens » de

Louis Alibert et à sa *Gramatica Occitana*.

Il sentit le vent se lever. Peut-être arriverait-il à s'accrocher à une branche et à se redresser. Il y parvint péniblement, mais une violente douleur le terrassa et la branche lui échappa. Il attrapa une sauterelle qu'il croqua. Il sentit sous ses dents la bestiole rugir, mais il était trop tard pour qu'il revienne sur son forfait. Il avait trop faim.

Il mangea des fourmis noires, petites et silencieuses. Elles avaient un goût sucré. Il dégusta ensuite un hanneton soyeux. Toute cette nourriture de la terre lui donnait le désir de vivre. Mais il ne savait comment faire pour se sortir de ce mauvais pas. Il urina en prenant soin de ne pas faire sur lui, chia un étron magnifique qu'il repoussa dans le fossé avec de l'herbe mouillée. Pourrait-il résister encore longtemps à cette immolation qui était en passe de le réduire à néant ?

Quand la jeune femme revint, il se prit à rêver. Elle avait déposé son violon et son archet à quelques pas de lui. Il jeta un cri bref à son intention.

— D'où venez-vous ?

— De rien.

— Cela n'existe pas, rien.

— De rien : d'une femme et d'un homme.

— Mais ce n'est pas rien, vous vous méprenez ! C'est même tout le contraire !

Elle eut un geste vague. Il n'aurait su quel âge lui donner. Il apercevait mal son visage, mais voyait briller ses yeux qui étaient très vifs.

Elle fit un pas dans sa direction.

« Je suis comme paralysé. J'ai dû subir un choc épouvantable. Pouvez-vous m'aider ? »

Elle fit signe que non de la tête. Elle aurait bien voulu le secourir, mais elle ne le pouvait pas. Il comprit qu'elle ne faisait que passer, peut-être même allait-elle l'attirer dans l'abîme du noir absolu.

Il cria : « Ne partez pas ! » Mais déjà, elle n'était plus là. Tout en étant allongé au même endroit, il avait l'impression d'avoir erré

toute la nuit. Le vent de la mer avait le souffle saccadé des jours de pluie. Il faisait lourd et humide. Il tenta de faire travailler sa mémoire tout en suçant un brin d'herbe. Mais le miroir se brisa en donnant des images qu'il ne comprenait pas.

Il apercevait sur le parvis d'une église qu'il avait du mal à identifier la jeune femme au violon. Elle était enfant. Elle paraissait avoir dix ans, peut-être douze. Que faisait-elle là ? Il fit un effort pour se souvenir, mais la vision se disloqua. Lui succédèrent sur l'écran son père et sa mère allant à la messe. Puis le vent se leva, balayant la scène d'un souffle gluant. Il se dit que la vie n'en faisait souvent qu'à sa tête et que la mémoire se moquait du passé.

La source ne chantait plus. Quelques gouttes à peine d'eau tiède. Son poignet lui faisait mal. Son ventre ballonné, ses intestins grondaient. Ses muscles s'amollissaient. Il n'aurait bientôt plus de force. Il grignota une feuille de vigne que l'eau du ruisseau avait transporté jusqu'à lui. Il s'aperçut que sa chemise était déchirée. Il y avait un peu de sang sur l'une de ses manches. Il ne savait plus ce que tout cela signifiait. La silhouette était là aussi. Elle toucha sa main, lui offrit quelques miettes de pain qu'il goba plutôt qu'il ne les mangea.

— Il faut vous nourrir, dit-elle.

— Mais je n'ai pas faim.

Elle était vêtue d'une robe blanche légère. Elle s'enfuit bientôt dans les décombres de la nuit en lui disant qu'elle reviendrait le voir, mais qu'il fallait qu'elle parte, qu'elle avait quelque chose de plus urgent à faire.

À coup sûr, personne ne viendrait à son aide. On l'abandonnait au sort qui l'attendait. À cette pensée, il se dit que tout être arrive à un moment donné au bout du chemin. Il se sentait faible, ses forces le quittaient. Il se demanda pour quelles raisons, par moments, les mots lui revenaient à l'esprit dans la langue du pays. *Me porta vergonha*. Il n'avait pourtant jamais parlé que le français. Il entendait son instituteur lui dire : « Tu dois parler le français pas le patois, le français c'est la langue de la République. » Plus tard, il avait lu que le sentiment d'appartenance à un terroir constituait

un préalable à la formation du sens de la morale et de l'identité humaine. Il avait lu aussi dans cet article que le sort de l'humanité et de la nature étaient inséparables. Il murmura dans un souffle :

Gavach de la montanha

Rosega la castanha

La castanha s'estrasa

Lo Gavach se penja.

Quelques secondes après, sa mémoire lui offrit une image heureuse : Plaisantine lui apportait un plateau de grisettes et d'aramon au goût de mûre qu'elle avait cueillis dans les vignes des garrigues.

Il se souvint de l'oncle Noine qui venait prendre ses repas le midi et le soir à la table familiale. Remuant avait refusé de travailler avec son beau-frère sur le domaine, préférant l'usine où il était devenu, grâce à son talent et à son travail, dessinateur industriel. Remuant planchait des heures sur le projet d'un petit tracteur qui allait révolutionner la culture de la vigne, le *Dionysud*. Noine, lui, après avoir bourlingué dans le monde entier, continuait la lignée des travailleurs de la terre qui avait façonné l'univers des hommes de sa génération. Selon la qualité des parcelles, il donnait un nom à celles-ci : la Chenue, la Tendre, la Vigoureuse, la Prometteuse... De leur mère, Noine et Plaisantine avaient hérité d'un gros domaine qui avait fait durant près d'un siècle la richesse de la famille. C'était encore une époque où le vin rapportait quelque argent. À quel moment son oncle avait-il déserté le domaine pour y revenir une vingtaine d'années plus tard ? Le Bavard, leur père, l'avait-il poussé à prendre le large ou Noine avait-il cédé tel Marius à l'appel des sirènes ?

Jean Martin réfléchit encore à ce qu'il faisait là. Comment était-il venu jusqu'à la source ? Que venait-il chercher ? Pourquoi son passé lui livrait-il ces mots étranges de la *lenga* ? Il étira ses jambes douloureuses, le sang battait sourdement dans ses mollets. Le vent lutinaut les fleurs. Le soleil l'éblouissait. Il s'efforça de regrouper ses forces. Il se mit à jouer avec sa mémoire. Il avait du mal à lire l'heure sur le cadran. Des bris de souvenirs dansaient devant ses yeux. Il pensait que Noine devait voir semblable spectacle quand

il forçait sur l'opium. Peut-être retrouverait-il d'autres images de son oncle dans ce paradis incohérent ?

La silhouette de la jeune femme au violon se dessina dans un taillis. Elle se mit à jouer une mélodie ancienne. Noine n'était pas là. Tout se brouillait. Jean Martin finissait par douter de son état. N'était-il pas devenu comme l'esprit de Crazy Horse, un errant dans le vaste monde ? Il avait aimé durant son enfance le valeureux chef sioux. Il conservait de lui l'image d'un jeune homme prêt à tout dans sa lutte pour la terre sacrée. Mais il ne croyait guère à l'univers des morts, pas plus qu'aux revenants. Le vent jouait maintenant une musique lente qui l'assoupissait. Il avait soif. Il appela mais rien ne bougea autour de lui. À ses côtés se trouvait une besace. En cherchant à l'aveuglette, il trouva un croûton de pain rassis et un morceau de fromage. Il ne savait pas si la besace lui appartenait. Elle sentait le *récate* des ouvriers. Un travailleur l'avait peut-être égarée sur le bas-côté du chemin.

En se tortillant, il essaya de s'allonger en chien de fusil. Peut-être ne se relèverait-il jamais. Peut-être allait-il mourir dans cette position. La source frémissante coulait à nouveau. Elle avait été alimentée par la pluie fine de la nuit. Une pluie légère et piquante qui avait lavé son visage des traces de boue ocre qui le marquaient par endroits. Il frotta sa barbe naissante. Il prononça pour lui seul : « Noine. » Son oncle avait une barbe et des cheveux grisonnants. Mais Noine n'était pas dans les parages sans quoi il l'eût secouru. Jean Martin recueillit un peu d'eau dans le creux de ses mains. L'eau était nécessaire à la vie. « Grâce à elle, pensa-t-il, je serai sauvé. »

UN GRAND MERCI À TOUS

Maëlig Duval

Se frayer un chemin entre les corps compactés, suants, masqués du métro. Se mordre les lèvres, l'inférieure et la supérieure, ensemble, les deux en même temps pour ne pas qu'elles tremblent, les deux en même temps comme pour les avaler – pour ravalier les larmes, en vérité ; contracter les paupières, serrer les yeux comme on serre les fesses pour ne pas chier tout de suite, pas maintenant, refouler les larmes importunes qui poussent en traîtresses. Je ne les laisserai pas sortir en public ! Relever la tête pour dégager la gorge et, dès les pieds enfin posés sur le quai, dès le corps à l'abri sur le quai, peu de gens descendent là, ou ils doublent, ils sont pressés c'est connu, moi, je n'ai plus la force de me dépêcher, enfin, me voilà sur le quai, une profonde inspire par le nez et j'enfonce les pleurs insistants vers les tréfonds de mon corps. Je cherche un bout de ciel ouvert à respirer – c'est idiot dans une station de métro. J'ai besoin d'un horizon, celui de l'affiche qui vante la beauté de l'Oise ne suffit pas, hâte d'être chez moi, à l'abri dans mon chez-moi.

C'est qu'à l'arrivée du métro à ma station, juste au moment du crissement des freins et sans savoir pourquoi, j'y ai repensé.

« Si vous êtes dans notre gare » avait dit la voix dans les haut-parleurs, « c'est que vous êtes indispensables à la vie de la Nation. Alors, un grand merci à tous. »

Ce merci avait attrapé toutes les larmes disséminées dans mon corps au cours de la journée, et peut-être aussi quelques-unes plus

anciennes, et les avait remontées d'un coup. Acérées et brûlantes, les larmes engorgèrent mes yeux. Je m'étais senti ridicule avec ma soudaine envie de pleurer à cause d'un message enregistré de la SNCF ; j'avais ravalé mes larmes – lèvres pincées, yeux serrés, dégager la gorge et inspire par le nez, l'enchaînement habituel. Mon quai est à ciel ouvert. Une fois le danger des larmes passé, on peut lever le regard et respirer, puis je me suis demandé, je me demande toujours :

La voix était-elle vraiment enregistrée ?

Ou bien était-ce spontané, après nous avoir vus sur le quai à travers les caméras de surveillance, nous, les trois couillons du jour qui attendaient leur train quotidien sous le soleil tapant ? Spontané comme quand la voix des haut-parleurs de la gare dit : « Nous vous rappelons qu'il est strictement interdit de fumer sur toute la longueur des quais... Monsieur sur le banc voie 2 avec le blouson marron, veuillez éteindre votre cigarette s'il vous plaît » ?

Il y avait une dame noire à cinq mètres de moi, un type là-bas à l'autre extrémité du quai, et moi.

Je ne sais pas si c'était enregistré. C'était peut-être spontané, rien que pour nous trois, ou peut-être étions-nous davantage, je ne sais plus, je confonds les jours, les trajets et les attentes en gare, toujours eu mauvaise mémoire, mémoire sélective devrais-je dire – c'est moins péjoratif. C'était peut-être après un discours de 20h de la veille, je ne sais plus, je n'ai pas envie d'y penser mais la pensée pop up sans qu'on l'y invite, pas envie d'y réfléchir sinon je vais pleurer de nouveau, pleurer à n'en plus savoir pourquoi, pleurer dans mon corps râpé par le boulot, par le stress, comme on dit, métro-train-bus le matin/bus-train-métro le soir, peau écorchée de fatigue qui ne protège plus de rien, qui devient mon ennemie ; corps épuisé ne pouvant plus produire que des larmes, usé comme un jean trop porté qui se troue, aux milles larmes qui se déversent par ces trous, un vieux costume qu'on ne peut plus changer, trop sale, il colle à l'épiderme, il est devenu ma propre odeur, l'odeur de l'effroi, du lapin pris dans les phares sur l'autoroute, zombie qui monte puis descend, de la rame, du wagon, matin et soir.

Je crois bien que je n'ai entendu le message au merci qu'une seule fois. Je prenais pourtant, pendant le confinement comme

depuis des années, ce train deux fois par jour. Le quart d'heure ferroviaire de mon trajet est mon moment favori dans l'heure et demie de transports qui sépare mon chez-moi de mon travail. Pas tant de monde que dans le métro, plus respirable que le bus, toujours une place assise – sauf une fois pendant les grèves de l'année dernière – et pas de secousses.

Je n'ai pas très bonne mémoire, c'est un fait. J'ignore si ce message est passé une seule fois ou plusieurs, une seule fois un jour que le soleil tapait, je crois, mais pendant ces semaines étranges les jours se sont empilés les uns sur les autres jusqu'à former une seule et unique journée immense, tentaculaire, cannibalesque avaleuse des jours qui ne passaient plus et des nuits muettes. Quand ce merci a été prononcé, il m'a semblé si sincère, si adressé, que j'ai serré les lèvres, l'inférieure et la supérieure en même temps, et, les paupières contractées, levé le menton pour libérer ma gorge et inspiré fort par les narines pour renvoyer les larmes au-dedans. Ça je le sais, c'est sûr, c'est toujours ce que je fais pour endiguer mes larmes. Je les ravale, les enfonce, les dissémine partout dans mon corps pour ne pas qu'elles s'attardent derrière mes yeux d'où elles risqueraient de sortir. Quand je relâche la tension en vidant l'air de mes poumons d'une profonde expiration par la bouche, elles deviennent mes nerfs, mon sang, globules blancs et globules rouges, mes poils qui se dressent sans raison, la sueur qui fait surface au moindre bruit impromptu. Les larmes que je dissimule ainsi dans mon corps ont grand besoin de calme, de tranquillité, de routine impensée, sinon je clapote, tout mon corps, mon être en entier, d'un grand coup clapote et elles remontent, bulles dans un verre d'eau gazeuse, ressortent par les yeux en surface. Sauf si je les en empêche. Si j'ai suffisamment de force pour cela.

Après, finis les mercis. Après, dans mon train, on ne savait plus la vie de la Nation ; on savait son portefeuille : « L'attestation employeur est obligatoire pour les trajets en heures de pointe ». La voix enregistrée (enregistrée, celle-là, c'est sûr, elle passait plusieurs fois par jour), ce message enregistré ne disait pas textuellement « heures de pointe », il me semble, il précisait les horaires, il me semble, mais je ne me souviens plus des horaires. Entre 6 heures et 9 heures et entre 16 heures et 19 heures, peut-être.

Je ne me souviens déjà plus des horaires exacts mais de toute façon maintenant il n'y a plus d'horaires et ça n'a plus d'importance. Je sais que je prenais mon train dans ces horaires précisément. Je vérifiais souvent que j'avais bien mon attestation employeur et ma pièce d'identité à portée de main. La voix enregistrée ajoutait que si nous n'étions pas en possession de notre attestation employeur, nous nous exposions à une amende de 135 euros. Les remerciements avaient cédé la place à la suspicion.

« Vous réglez comment ? Chèque, carte, espèces ? »

Ça, c'était tout à l'heure, sur le quai en attendant le métro de ma dernière portion de trajet, quand les minutes d'attente refusaient d'obéir au décompte et qu'on s'agglutinait sur le quai. Cette voix dans mon dos, à la fois brusque et blasée, a fait surgir des microgouttelettes de sueur sur tout mon corps. D'un coup, picotis sur la peau, ou c'est le sang en refluant qui a fait cet effet-là, bref, je me suis senti visé, mais c'était pour un autre type, derrière moi, qui ne portait pas son masque. La voix m'a surpris, m'a atteint, pourtant elle n'était pas pour moi. Je crois tout le temps que tout est pour moi. Surtout les trucs pas agréables. Peut-être que le merci non plus n'était pas pour moi. Mais je l'ai reçu quand même, et son contact soudain avait fait remonter les bulles. « Vous ne portez pas de masque », avait, me semble-t-il, précisé la voix dans mon dos avant de répéter : « Vous payez comment, monsieur, carte, chèque, espèces ? » je ne sais plus dans quel ordre.

Heureusement que j'ai des yeux. Pas pour voir, je ne vois plus, je refuse de regarder, je fixe au loin le grand mur blanc du non-avenir, je ne veux plus voir le présent non plus, mais les bruits, les éclats de voix je n'arrive pas à les éviter, le son des annonces en gare par exemple, pénètre mes tympans, et j'entends tout. Même ce qui n'est pas pour moi. Pourquoi certaines annonces sont-elles si audibles (« annonce de service, annonce de service ») quand d'autres – changement de quai de dernière minute, retards, explications – ressemblent à un gargouillis infâme, incompréhensible ? Si je suis de bonne humeur, ça me fait penser à ce film de Tati dont j'ai oublié le titre. Quand ce genre de gargouillis me frappe, il atteint brusquement mon cerveau sans même passer par la case « tympan », direct au cerveau comme

par effraction l'incompréhensible gargouillis, et à l'impact mon ventre se serre d'un coup, car il s'agit certainement d'une annonce importante, mais on ne comprend rien. Là, avec mon ventre noué, la respiration intranquille, je regarde autour de moi sans en avoir l'air. Tout le monde, d'ailleurs, s'entre-regarde : comme on n'a rien compris, on suivra la foule en espérant que d'autres – pour quelle raison ? Mystère... – aient mieux compris. Moi, je scrute qui soudain consulte son téléphone, car c'est vraisemblablement pour aller vérifier sur l'appli ce qui se passe, avoir de bonnes infos écrites et claires. Puis, je le suis, mine de rien.

Heureusement que j'ai des yeux : pour purger. J'éclaterais sinon, sûrement, comme un soda trop secoué qu'on s'amuse à ouvrir. Chaque soir et tôt le matin, c'est irréprouvable dans la solitude de mes chiottes, de ma douche, de mon lit, je laisse les larmes sortir, je purge. Mais il en vient toujours pour les remplacer au-dedans, mes petites bulles larmoyantes, ma pétillance à moi, triste et fatiguée pétillance, peut-être qu'un jour, comme un Perrier abandonné j'aurai perdu toutes mes bulles ?

Mon arrêt est le prochain. Il va falloir atteindre les portes pour sortir de la rame, se frayer un chemin dans la foule aussi masquée que dense, dans les odeurs de sueur jusqu'aux portes. Les freins crissent et elle surgit de ma mémoire sans raison.

La voix qui dit merci dans les haut-parleurs. Cette femme inconnue et sans visage qui me disait en public merci d'être là. Dans deux escalators, dix minutes de marche et quatre étages, je serai chez moi. À l'abri, je pourrai lâcher les vannes, laisser mes lèvres trembler comme des imbéciles autant qu'elles voudront, trembler de tout mon corps, hoqueter sans doute ; instruments de la grande purge du soir, puisant dans chaque recoin de mon être les larmes accumulées, celles du jour et celles d'avant qui chaque jour renaissent, mes yeux brûlants déverseront ce qu'ils voudront, dès en me lavant les mains, dès en ôtant le masque et au salon, aux chiottes, au lit, déverser, déverser, grande purge adoucie par le souvenir doux-amer du merci de la femme inconnue.

ALGORITHME

Keyvan Sayar

Pierrick posa le manchon de poulet sur le rebord de son assiette, suçà ses doigts l'air inspiré puis déclara : « Ce que nous faisons change le monde, c'est pourquoi j'ai besoin que vous soyez ponctuels. Vous m'êtes et donc vous êtes indispensables. Soyez-en fiers. » Il appelait ponctualité notre disponibilité inconditionnelle involontaire diurne et nocturne mais aussi le fait de ponctuer nos réunions, nos journées, nos vies de grandes tirades métaphysiques sensées nous aider à mieux mesurer l'importance des tâches qui nous incombait.

Ziziweb était en effet la cinquième plateforme omnisexuelle la plus utilisée d'Europe et la première à proposer un modèle totalement novateur de relationnement interpersonnel. Au lieu de cliquer sur ce qui leur plaisait, les inscrits remplissaient un questionnaire puis se voyaient assignés des activités et des partenaires en fonction de leur personnalité, leurs aspirations, leur localisation et du montant de leur forfait. C'est Pierrick qui en avait eu l'idée.

— Les gens sont fatigués, ils rentrent tard, ils renversent de la sauce sur leur t-shirt et ils mettent un bras devant pour qu'on ne voie pas la tâche, parce que laver nous lessive, parce qu'on n'en peut plus, parce que prendre une douche c'est épuisant et en plus ça bousille la planète donc ça vole l'avenir des générations

futures... Les gens ne peuvent plus gamberger pendant des heures pour décider avec qui coucher et de quelle manière, alors chez Zizi' on prend ça en compte. Les fantasmes, les obsessions, les envies, on en a à revendre, et c'est justement ce qu'on fait, pour que les gens puissent vivre l'aventure sans devoir se crever à devenir aventuriers.

Il ne sortait jamais de chez lui sans accrocher à son veston sa médaille d'honneur du courage patriotique. La vidéo de sa décoration par le préfet du Val-de-Marne avait reçu 26 millions 412 mille *likes* sur Instagram, « davantage que les pompiers sauvant une classe de maternelle d'une éruption du Vésuve l'été dernier » aimait-il à rappeler.

— Et tu sais pourquoi ? Parce qu'ils savent ce qu'ils me doivent. Zizi' est devenu leur deuxième famille, et la différence entre nous et leurs parents c'est qu'au lieu de leur causer des problèmes, on leur apporte des solutions.

Un acheteur américain devait venir visiter nos locaux. Pour plus de discrétion nous l'appellerons Brian. C'était, selon la revue *Business Is Usual*, « un des 25 êtres humains qui comptent ». Pierrick était survolté.

— Les enfants, si le type mord à l'hameçon, on devient tous des milliardaires californiens, surtout moi, alors j'veux pas de ratés, pas d'faux pas. Le mec demande du cheddar sur ses frites, on lui trouve du cheddar, si on se rend compte qu'il est cocaïnomane, j'veux que chacun d'entre vous devienne Pablo Escobar, s'il fait une blague déplacée, on rit à gorge déployée et on lui donne l'impression qu'il est prix Nobel de l'intelligence. Il est prix Nobel d'ailleurs, prix Nobel de l'argent, donc on ne le laisse pas partir sans qu'il ait signé, c'est compris ?

Nous avons mollement hoché la tête puis nous étions replongés dans nos tâches quotidiennes. L'algorithme de Ziziweb avait depuis plusieurs semaines du mal à trouver des idées nouvelles, comme si, après avoir organisé plus de 724 millions de coucheries, il avait l'impression d'avoir fait le tour de la question. Nous avons beau appuyer sur son bouton, aucune proposition ne sortait. Les

ingénieurs recommandaient d'étaler une crème relaxante aux huiles essentielles sur son caisson puis de le laisser se reposer pendant deux semaines. Même deux jours auraient été de trop. Nous recevions un déluge de messages éplorés, indignés, désespérés, des vidéos de personnes à moitié nues avec des couteaux qui disaient qu'ils savaient où nos enfants allaient à l'école. Heureusement aucun d'entre nous n'avait d'enfants, nous étions trop occupés à être indispensables à la vie sexuelle des autres pour en avoir une nous-mêmes.

L'hélicoptère de Brian brillait à travers le brouillard. Recouvert de feuilles d'or, le tour des portes serti de diamants, il reluisait si intensément qu'on avait l'impression quand il se posait de voir arriver le messie. Brian aurait d'ailleurs facilement pu prétendre à ce titre tant l'émotion que suscitait la moindre de ses apparitions publiques était grande. Toute la presse nationale, plusieurs ministres et le triple champion du monde de tric-trac l'attendaient sur le tarmac. Mais Pierrick les repoussa vigoureusement, barrant de son corps la porte de l'appareil.

— Monsieur Brian a fait un long voyage, soyez gentils de ne pas l'importuner, grogna-t-il.

Vingt-deux minutes plus tard, Pierrick et Brian entraient dans la salle de contrôle de Ziziweb. C'est ici que l'équipe de veille suivait les interactions des utilisateurs sur la plateforme. Brian voulait tout savoir, tout connaître, tout comprendre. Il demandait à chacun son prénom, son âge et sa couleur préférée. Il semblait sincèrement intéressé par notre nouvelle campagne de promotion de l'autosexualité, par le projet de rénovation du parking à vélos et le classement alphabétique des détergents dans la remise. Il avait demandé à réunir tous les employés pour nous donner des explications.

— J'imagine que vous avez entendu dire beaucoup de choses. Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Votre boîte est formidable, je veux l'acheter.

Enchanté, Pierrick se précipita pour lui serrer la main. Brian lui fit signe d'attendre.

— Après l'acquisition, vous obtiendrez la citoyenneté californienne, nous vous donnerons à chacun une voiture décapotable, un ranch, un lasso, toutefois l'entreprise changera de nom.

Pierrick s'émut et s'approcha pour lui glisser à l'oreille :

— Brian, notre nom c'est notre identité, c'est ce qui montre au monde d'où nous venons, où nous allons.

L'investisseur le regarda un instant en silence puis murmura

— J'adore ta société Pierrick, mais elle a un nom super machiste.

— Machiste ? Nous sommes la plateforme la plus paritaire d'Europe !

— Oui, sauf que « zizi » ça fait quand même un peu phallocratique...

— Mais c'est Zizi avec un grand Z ! C'est un Zizi collectif, inclusif, universel !

Brian soupira, griffonna quelques chiffres sur un papier puis le tendit à Pierrick dont les yeux s'écarquillèrent. Je vis mon chef hocher vivement la tête, tandis que Brian reprenait son discours.

— À partir de mardi prochain, la société s'appellera Touche Touche et je vous aiderai personnellement à en faire la première plateforme de frottement consensuel de la planète !

Extatiques, nous nous étions levés et scandions son nom en l'applaudissant.

— Avant de sceller cet achat, je veux symboliquement rejoindre la famille en installant l'application sur mon téléphone et en me créant un compte.

Un grand silence se fit soudain dans la salle. Toute l'équipe regardait Pierrick qui, lui, fixait ses pieds. L'algorithme avait cessé de fonctionner au petit matin. Nous le savions tous, sauf Brian qui, sourire aux lèvres, nous répétait fièrement qu'il avait « presque » terminé son inscription en nous montrant son téléphone. Il eut beau valider quatorze fois sa demande de galipettes, il ne voyait apparaître qu'un embarrassant message d'attente l'invitant à réessayer plus tard. Il demanda un verre d'eau, le but d'un trait, puis se retira quelques instants pour passer un appel urgent. Il était parti.

Alors qu'il tentait désespérément de le joindre depuis bientôt deux heures, Pierrick découvrit sur Instagram que Brian était dans un bar du centre-ville en train de disputer en direct une partie de tric-trac contre le champion du monde en titre. C'est à ce moment que les ingénieurs arrivèrent haletants dans son bureau :

— Monsieur Pierrick, c'est l'algorithme, il a l'air de plus aller bien du tout, non seulement il ne marche plus mais il s'est mis à faire des bruits bizarres, il faut que vous veniez voir !

Dépité, épuisé, il se leva et suivit l'équipe d'un pas rapide jusqu'à la salle des serveurs. Au centre, trônait un énorme caisson marqué d'un @ argenté au milieu duquel figurait un unique bouton poussoir rouge. Un bruit étrange provenait du caisson, comme des syllabes saccadées. Claude-Jay, le directeur de la communication, qui les avait rejoints pour comprendre ce qui se passait, en profita pour demander ce qu'était exactement un algorithme mais les ingénieurs le prièrent de se taire. Ils appuyèrent plusieurs fois sur le bouton, à des rythmes différents, comme s'ils composaient un message en morse. Rien n'y faisait. Les bruits devinrent rauques, gutturaux, l'ingénieur en chef posa un grand sac de glaçons sur le caisson. « Je ne sais pas si ça va suffire, mais ça aidera à éviter la surchauffe. Je ne comprends pas comment il a pu se rallumer, il s'était éteint. » remarqua-t-il. Pierrick leur demanda de sortir. Lorsqu'il fut seul, il verrouilla la porte.

— Tu fais chier ! lança-t-il au caisson auquel il donna plusieurs coups de pied.

Il souleva le bouton poussoir, mettant à jour une petite serrure dans laquelle il inséra une clef. Une des parois du caisson s'ouvrit et une tête apparut, identique à la sienne en plus hirsute, lui criant :

— C'est toi qui fais chier frérot ! J'ai besoin de faire une pause, je te l'ai déjà dit. Moi, choisir 7 jours sur 7 des groupes de gens à qui faire faire *l'hélicoptère thaïlandais* ou *le mille-pattes de Sumatra*, ça m'use.

— Tu t'rends compte que tu viens de nous faire perdre la Californie ?

— Ça tombe très bien parce que ce que j'aime c'est les rillettes, et ça j'en crois pas qu'il y en ait à San Francisco.

— Je t'en prie Alarick ressaisis-toi, j'ai besoin de toi. Sans toi y

a plus rien qui marche ici. Les clients sont en train de devenir fous.

— Eh ben t’as qu’à écrire un vrai algorithme !

— Tu sais bien que j’ai déjà essayé. C’est pas pareil. C’est toi mon algorithme, tes choix sont bien meilleurs que ceux des machines, c’est pour ça qu’on bat nos concurrents.

— C’est même pas vrai.

— Mais si, toi t’as l’œil, tu sais ce que les gens veulent. On peut apprendre à un ordi à être sympa, à transplanter des organes ou à composer des symphonies mais pas à être vicieux.

— Pierrick, frérot, j’en peux plus.

— Et si tu travaillais juste le matin ? L’après-midi tu pourrais former quelqu’un à prendre ta relève, comme ça dans quelques mois...

— Dans quelques mois ? Tu sais depuis combien de temps j’ai pas vu la lumière du jour ? Pierrick c’est fini, d’ailleurs regarde j’ai fait mes affaires, je m’en vais.

Il sortit du caisson, un sac de sport à la main, et se dirigea d’un pas décidé vers la porte. Pierrick se lança violemment contre lui, et je reçus un message génial de Steph. Une vidéo trop marrante dans laquelle un pudding aux pruneaux se transformait en pigeon, s’envolait, arrivait à New York, voyait une fenêtre ouverte et s’installait dans le bureau du directeur de l’Empire State Building sans que personne ne voie la différence. Il faisait acheter quatre cents tonnes de graines et passait ses journées à les manger en écoutant de la musique d’oiseau. Ça m’a fait tellement rire que j’ai manqué le combat de Pierrick et Alarick. Quand je voulus me remettre à regarder par la serrure, Pierrick poussa la porte en m’écrasant presque le nez. Il m’ordonna sèchement de lui préparer un sandwich aux rillettes. Le combat semblait l’avoir fatigué au point qu’une barbe de trois jours avait poussé sur son visage. Ébouriffé, il rentra sa chemise froissée dans son pantalon puis sembla chercher son chemin. Martine et Clide apparurent devant lui avec leurs tablettes pour lui soumettre une liste élaborée par toute l’équipe. Suite à l’enthousiasmante annonce de Brian, les employés avaient indiqué la couleur qu’ils souhaitaient pour leur future voiture californienne et le surnom qu’ils aimeraient avoir une fois qu’ils vivraient aux États-Unis. À l’exception de Susie

de la compta, tous avaient choisi des véhicules vert pomme et un nom en « Breu » (Brandon, Brenda, Bradeline, Bruceli, Brisabelle, Brian Junior). Le plus inespéré s'était également produit. Fier d'avoir vaincu à plate couture le champion du monde de tric-trac, Brian avait réessayé de se connecter à Ziziweb. Poussivement mais sûrement, l'application lui avait trouvé trois personnes avec qui faire la « farandole des chatouilles » à l'orée du bois de Vincennes à 22h. De cette expérience inoubliable il avait retenu deux choses : d'abord que l'on connaît moins bien les autres qu'on ne le croit, ensuite que Ziziweb méritait une deuxième chance.

Pierrick aussi avait changé. Il ne faisait plus de sermons sur le sens de la vie, ne s'énervait plus devant nos petits retards, ne nous répétait plus que chacune de nos actions était d'une nécessité vitale à l'entreprise et donc à l'équilibre de l'univers. Il nous rappelait au contraire que « les cimetières sont remplis de gens indispensables » nous demandait de ne plus rester au bureau si tard et nous invitait à utiliser nous aussi la plateforme pour nous faire des « amis ». Nous avions en effet de quoi nous réjouir : un budget florissant grâce à un nombre d'abonnés en pleine croissance (notre plateforme était depuis la rentrée la deuxième chose la plus utilisée en Europe après l'eau). Ce succès tenait bien sûr en grande partie à notre nouvel algorithme dont le contenu demeurait secret.

— C'est la même chose, mais en mieux, expliquait Pierrick aux journalistes dans un grand sourire.

Même l'équipe d'ingénieurs ne semblait pas être dans la confiance. Tout ce que nous savions du nouvel algorithme c'est qu'il aimait beaucoup les manchons de poulet.

DÉTERRER LA BIEN FEMME

Tampa Simoni

La fellation est pour les hommes la reine des caresses.

Posséder à la perfection l'art de la fellation – être une bonne suceuse dit-on prosaïquement de nos jours – est une qualité à considérer, comme l'était autrefois le fait d'être bonne cuisinière.¹

La cuisine, c'était pas mon truc. Et sucer la bite, encore moins.

Je n'étais pas *bien* femme.

Ma mère m'assénait sans cesse que je n'avais ni les penchants, ni les qualités, ni les grâces, ni les faiblesses ordinaires à mon sexe. Voilà qui était violent.

Durant mon enfance, elle avait cherché à me féminiser pour mon salut. Elle m'avait enseigné la soumission, le ménage et la frustration. Et que *plaire aux hommes était compliqué*. Dans notre culture, il semblait indispensable qu'il existât deux sexes radicalement distincts : pour ma part, j'étais un trou qui attendait d'être rempli par une bite au lieu d'être un organe à part entière. Je m'étais soumise à ces lois par paresse et rangée du côté des hommes. J'en avais profité pour haïr ma mère tout en essayant toutefois de la satisfaire. Malgré mes efforts traînants, j'étais aujourd'hui seule et non baisée – ma bouche s'ouvrait encore trop grande et trop fort,

¹ Extrait de *L'art de la fellation* de Gérard Leleu aux éditions poche, 2010

mes cuisses étaient grasses et mes culottes collantes.

Cette situation changea lorsque ma mère invita à manger le fils du cousin d'un ami du patron de mon père. Je le rencontrai enfin. *Lui*, un célibataire qui épousait les idées de ma mère et portait la moustache de mon père. Il voulait des résilles, il voulait des talons, il voulait du pubis rasé, il voulait du gracieux et de la putain. Affamée par tout ce temps d'abstinence, je me laissai tenter par ses avances et très rapidement j'en arrivai à obéir à ses désirs. Il me promettait des fiançailles si je faisais des efforts pour être plus désirable et au final, plus baisable, il disait. Il avait conscience de mes faiblesses et tout en souriant, il appelait cela la destinée. Je subissais ici les principales conséquences de ma paresse durant l'enfance. Ma mère avait pourtant été catégorique sur ce sujet : je ne serais jamais une femme si je ne faisais pas d'efforts. J'aurais dû écouter ma mère, *on doit toujours écouter sa mère*, car aujourd'hui je serais à ma place : je sucerais avec grâce et réussirais mes tiramisus.

Je n'étais pas *bien* femme ; et de ce fait, pour mon anniversaire, il m'inscrivit à un stage de restauration et de formation, *Redevenir Femme*, arguant qu'il me serait agréable d'obéir et d'accepter mes devoirs sans fainéantise. J'applaudissais son initiative. À présent, je voulais réellement devenir une femme, une vraie. Avec du sein blanc, du rouge carmin sur les lèvres et de la jupe qui moule jusqu'au cou. Je voulais qu'il me baisât des baisers de sa bouche et qu'il m'épousât. J'avais lu et relu plusieurs fois la plaquette de la formation tant elle m'enchantait ! « Vous apprendrez à vous montrer drôle, sexy ou intelligente selon. Observatrice et fine à la fois, vous vous adapterez à merveille. Un vrai cadeau pour l'autre ! Dotée de bien des cordes indispensables à votre arc, vous pourrez tour à tour être une bonne mère, avec une belle carrière et sexy jusqu'à tard... ».

Le premier jour de la formation arriva, j'étais très excitée – épouvantablement excitée. J'avais tiré mes cheveux en arrière pour en faire une queue de cheval assez sévère et coupé mes ongles

courts afin d'effacer les traces de rognures. J'avais mis de la laque dans mes cheveux et un peu plus de noir sur mes yeux.

La première conférence commença, et, assise au fond de l'amphithéâtre, nous étions fort nombreuses, je n'en perdais pas une miette. L'oratrice parlait sans marquer de pause et je prenais des notes aussi vite que je pouvais. Les mots s'ajoutaient en cascade : devenir la femme mystérieuse, râleuse, impatiente, mince, exigeante, éternelle insatisfaite, cyclique, maternelle, inférieure, manipulatrice, hystérique, jalouse, complexée, effacée, soumise n'avait pas l'air si simple. Mais j'étais prête à tout, voire plus.

À la fin de cette première journée, j'étais épuisée mais j'avais hâte de le retrouver pour lui faire une démonstration de mes apprentissages. Je voulais contenter le futur mari excité. Ma seule crainte était que je n'avais pas encore appris à bien sucer et j'espérais que les résilles qui boudinaient mes cuisses détourneraient son attention. L'apprentissage de la pipe, c'était lors du passage en niveau 2, jour 3.

Il me félicita pour mes premières singeries féminines, fit claquer mes jarretelles, mais manifesta sa déception quand au cours de la soirée je me montrais ignare en filmographie d'acteurs pornos. Rien de plus désertisant pour un homme que de découvrir l'inculture de sa femme. Je me jurais de rattraper mon retard.

Le deuxième jour de la rééducation fut long et ennuyeux. Il était question de tâches ménagères et de cuisine. Les femmes lavaient. Les femmes balayaient. Les femmes cuisinaient. Avec désolation, j'appris qu'en moyenne, chaque repas représentait deux bonnes heures d'occupation : il fallait apprêter les mets, passer un certain temps à table et desservir. On avait donc un total de six heures par jour pour les repas. Voilà qui démontrait à l'évidence la nécessité d'une bonne administration ménagère, ce qui était loin d'être dans mes cordes.

Je refusai son invitation à le rejoindre chez lui ce soir-là car je voulus relire mes notes. Je m'endormis sur mon lit, la tête dans un livre de cuisine. Navets, concombres et carottes s'introduisirent

en moi toute la nuit et je me réveillai en sueur au petit matin. La chambre était dans le plus étrange désordre. Sur une chaise, je trouvai un rasoir mouillé de sang; j'avais épluché les légumes avant de m'en servir comme sexes nocturnes.

Le troisième jour – tant attendu – arriva enfin ! Il était question du *être sexy* et de buccogénéralité en deuxième partie de journée. Plus nombreux que l'on pensait étaient les hommes qui s'attachaient à une femme qui ne leur convenait pas vraiment, en raison de ses talents fellatoires. La pratique de la fellation pouvait contribuer à l'harmonie du couple et à sa cohésion, ce qui suffisait à justifier le prix impudique de ce stage. J'avais lu sur la brochure quelques déclarations masculines très instructives pour les femmes que l'on pouvait résumer ainsi : « Nous voudrions plus de fellations et de meilleures ».

Pour la première partie de cette journée, on nous demanda de nous mettre en sous-vêtements. Le *être sexy* passait forcément par le corps déshabillé et rhabillé de strings en dentelle, satin ou avec broderies. Cependant, le *être sexy* c'était aussi doser de manière à ne pas tomber dans la vulgarité. On apprenait ici à mettre en valeur notre sex-appeal et à susciter un désir charnel. La professeure parcourait les rangs et commentait fesses et seins. Quand ce fut mon tour, elle me dit que les seins pendants c'était pas bandant, ce qui déclencha des petits gloussements dans la troupe. Pétasses. Je serrai les dents. Moi qui avais sorti mes plus belles dentelles, j'étais vexée. J'avais besoin de tirer sur une clope. J'enfilai à la hâte mon peignoir, pris mon paquet de blondes à la main et sortis sur le perron. Après avoir fumé, je décidai de ne pas retourner au cours et je passai le reste de la matinée au troquet d'en face, saucissonnée dans mon peignoir, le string me grattant le sillon, à boire des verres de vin blanc bien frais. L'alcool avait toujours été une vraie mère adoptive pour moi. La mère rassurante et aimante qui me comprenait vraiment.

Quand arriva 14 heures, je rejoignis la salle de conférence, sérieusement avinée. Le cours s'intitulait « sucer comme une

reine ». Enfin ! J'étais très enthousiaste à l'idée d'être reconnue par mon amant comme une bonne suceuse. La pratique de la fellation n'était pas quelque chose d'inné. Elle demandait même une certaine maîtrise et ce cours promettait de former les femmes non expertes. Il était question d'apprendre les rudiments du sexe oral à travers plusieurs exercices au cours desquels on faisait appel à des bites en plastique. Ces faux-sexes autocollants étaient fixés sur des miroirs et permettaient ainsi de simuler une fellation à genoux. En effet on ne pratiquait pas la fellation de la même manière qu'on soit assise ou debout.

On nous plaça alors devant des bites de tailles gigantesques ; j'eus un petit rire nerveux. La mienne sentait l'oignon et le plastique. Je me demandai combien de bouches l'avaient gobée tour à tour. Ou si l'on s'en était déjà servi de godemiché. Haut-le-cœur. Je ne pus m'empêcher de lâcher un rot bruyant. Toutes les greluches du cours tournèrent les yeux vers moi et j'entendis des soupirs de désolation. La maîtresse de cérémonie, perchée sur des talons de 12, prit enfin la parole. Afin d'évaluer nos pré-requis en la matière, elle nous demanda de mettre en bouche la queue qui était à notre portée, sans aucune autre modalité. Je tentai de m'exécuter avec grâce, mais à peine la verge de plastique pénétra-t-elle dans ma gorge, que la nausée me remonta du fond de l'estomac. Une belle gerbe bien grasse sortit en cascade et recouvrit entièrement la verge. Le vomi pâteux la ventoussa alors au fond de ma bouche et je dus m'agiter dans tous les sens pour la retirer de mon palais. Mes voisines s'écartèrent en poussant des cris de dégoût et je fus priée de bien vouloir quitter les lieux sur-le-champ – et de ramener la bite de plastique une fois nettoyée.

Je courus me débarbouiller dans les toilettes. L'eau sur mon visage fit couler mon mascara et lorsque je relevai les yeux, j'eus du mal à me reconnaître dans le miroir.

Ce que je vis, c'était ma mère.

Ma mère avec des restes de vomi au coin de la bouche et une bite de plastique entre les mains. Cette femme asservie avait réussi

à faire de moi sa semblable. C'était clair, je frissonnai de la tête aux pieds, comme prise par un accès de fièvre. La lucidité raidit mes nerfs. Ma mère m'avait transmis sa servilité et, *Lui*, dans son sillon, avait continué de me domestiquer. Naturellement. Je m'étais ajustée, depuis des années, de manière ritualisée et conformiste à ce que je croyais être la réalité. Mon adhésion inconditionnelle à des croyances dégueulasses, à des indispensables en marge de l'acceptable depuis mon enfance provoqua alors chez moi un fou-rire torrentueux. Je toussai, ris aux larmes, et m'étouffai de plus belle. Je ressuscitai ; revenue soudain à un état de lucidité proche de l'extase. Je me déterrai enfin.

Ce fut ici où j'oubliai tous les sentiments de ma bonne éducation, pressée de jouir seule et de ne plus avoir de chaînes, je pensai à abrégé les jours de mon futur mari.

Je me rendis chez *Lui*. Je sonnai à sa porte ; il ouvrit et je m'élançai dans la pièce, je le précipitai sur le sol et je renversai sur lui tout le poids écrasant de ma rage. Ma rancœur pesait mille tonnes ! Il étouffait. Sous mes ordres, il dévissa son phallus et me le tendit, en guise de trophée.

— Je te le rendrai quand il sera mieux éduqué ! je lui gueulai dans les oreilles.

Arrivée au coin de la rue, je balançai sa queue au fond d'une poubelle. Après tout, il apprendrait la vie sans bite et cela s'avérerait beaucoup plus formateur et amusant.

La folle ardeur d'un triomphe parfait me teintait les joues d'un magnifique rouge.

J'espérais maintenant que ma mère allait pouvoir jouir de mon épanouissement dans ma nouvelle condition de femme, *bien femme*.

LA PAIX POUR DEMAIN OU LA GUERRE POUR TOUJOURS ?

Francis Zamponi

Scène première

L'action se déroule dans une chapelle où les voix se répercutent sur des murs de pierre.

Le cardinal

J'ai beaucoup entendu parler de toi, mon fils. Tu as abandonné ton honorable famille d'Assise et tous tes biens pour courir les routes, mendier et prêcher. Tes vertus, m'a-t-on aussi assuré, sont telles que notre très Saint-Père le pape Honorus a été convaincu de l'inspiration divine de ta mission et qu'il t'a envoyé auprès de moi en terre sainte.

François

Messire cardinal, je ne suis que la plus petite et la plus misérable des brebis de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le cardinal

On m'a aussi beaucoup parlé de ta flamboyante humilité et je vois que l'on n'a pas exagéré. Mais dis-moi, dans sa lettre, notre vénéré souverain pontife me demande de t'accueillir et de t'entendre. Mais il ne m'explique pas pour quelle raison tu as entrepris ce long voyage.

François

Que le Seigneur te donne la paix seigneur légat.

Sache que j'ai obtenu de notre très Saint-Père la mission de venir répandre la parole du Christ sur la terre où il est né, a vécu et a été crucifié. Je le ferai avec votre autorisation.

Le cardinal (*in petto*)

Le Saint-Père est vraiment trop bon avec son humble serviteur ! Je lui réclame de l'or et des troupes et il m'envoie un prêcheur. Comme si nous en manquions !

François

Je ne suis qu'un vil petit pécheur, messire cardinal. Si tu me l'ordonnes, j'irai nettoyer les cuisines du camp ou m'occuper de la porcherie.

Le cardinal

Réponds simplement à ma question : que comptes-tu faire ici ? Voilà un an qu'avec la fine fleur de la chevalerie chrétienne nous avons mis le siège devant cette cité de Damiette. Et les Sarrasins, avec l'aide de leur compère le diable, nous résistent toujours.

Alors, dis-moi, que vas-tu prêcher de nouveau à la milice du Christ pour la conduire enfin vers la victoire ?

François

Révérend père en Christ, ce n'est pas aux soldats du Christ que je viens porter la bonne parole. Comme tu le dis, ils ont assez de prêcheurs et bien plus brillants que moi. Avec ta permission, j'irai chez les infidèles. Si Dieu le permet, ils entendront le Christ à travers ma voix et...

Le cardinal

C'est aux ennemis de la Croix que tu veux faire entendre la parole du Christ ? Pourquoi ne pas aussi leur proposer son corps à manger ou son sang à boire ! Tu n'ignores sans doute pas, ou du moins je l'espère, qu'il est écrit « *nolite mittere margaritas ante porcos !* » Ah c'est vrai, tu n'entends pas la langue de l'Église. Il ne faut pas donner des perles à des pourceaux ! Cela signifie que la Sainte Parole n'est pas destinée aux infidèles incapables de la recevoir.

François

Tu as raison mon père, je ne suis qu'un pauvre ignorant et ...

Le cardinal

Si tu es ignorant, tais-toi donc un peu et écoute-moi. Comme tu l'ignores sans doute, Saint Matthieu a écrit que c'est aux fruits que l'on reconnaît l'arbre. Eh bien, les fruits que produit l'arbre planté par Mahomet sont du sang et des larmes. Je te montrerai les corps qu'ils ont mutilés. Les têtes qu'ils ont tranchées.

Assieds-toi donc, frère François. Tu me fatigues à rester à genoux.

François

Seigneur Jésus, dans ton infinie bonté pardonne à ceux qui ont commis ces actes. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Éclaire-les de ta lumière afin qu'ils comprennent leurs fautes et viennent vers toi.

Le cardinal

C'est pour les bourreaux que tu demandes la grâce céleste ! Et nos frères massacrés ? Tu ne les as même pas cités dans sa prière.

Le cardinal hausse le ton

Frère François !

François

Excuse-moi messire cardinal. Que disais-tu ?

Le cardinal

Je veux te dire que si tu en as assez de la vie terrestre et que tu veux commettre le péché de te donner la mort, il te suffit de te rendre dans le camp des Sarrasins. Ton désir impie sera exaucé.

François

Je leur parlerai. Le Seigneur Christ a dit : « Je mettrai dans votre

bouche une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront ni résister ni contredire. »

Le cardinal

Le Christ a dit cela à ses apôtres, pas à toi que je sache. Je regrette de te décevoir, mais je connais bien cette engeance et la seule parole qu'elle entende est celle des armes. C'est le cas de notre pire ennemi, le Sultan de Babylone. Il s'appelle Souldane Malik al Kamil.

François

Tout ce que je sais c'est que le message de Notre Seigneur Christ est un message de paix. Heureux les pacifiques car ils seront appelés enfants de Dieu. La parole du Seigneur s'adresse à tous les hommes.

Le cardinal

À tous les hommes, certes frère François. Mais comprends bien que les Sarrasins ne sont pas des hommes. Moi qui les ai approchés, je puis te le dire, ce sont des démons. Et je ne suis pas le seul à en juger ainsi. Bernard de Clairvaux ne pensait pas autrement. Il nous a absous du péché de donner la mort aux sectateurs de Mahomet en déclarant que tuer un de ces infidèles au nom du Christ n'est pas tuer un homme, c'est supprimer un démon.

Je n'imagine pas que tu puisses mettre en doute les proclamations des évêques, des cardinaux de la Sainte Église apostolique et romaine et du Saint-Père Innocent le troisième. La sainte guerre à laquelle ils ont appelé et que nous menons ici te semblerait-elle injuste frère François ?

François

Je ne suis pas un savant théologien messire cardinal et je ne sais qu'obéir aux commandements de l'Église. Je suis le plus vil des serviteurs du Seigneur. Rien de plus.

Le cardinal

Eh bien, reste dans ce rôle. Contente-toi de raconter aux fidèles tes paraboles édifiantes que nous nommons, nous les clercs, les *aperta*. Fais-nous confiance pour résoudre les *profonda*, les questions difficiles qui touchent à la foi.

Daigne me pardonner, petite brebis du Seigneur, mais je n'ai pas le temps de faire ton éducation religieuse. Je dois m'occuper des affaires de Dieu sur terre.

François

Avec ta permission, Seigneur cardinal, pendant que tu mènes tes affaires terrestres, je pourrais aller parler de l'amour du Christ aux soldats du camp.

Le cardinal

Bonne idée. C'est certainement ce dont ils ont le plus besoin. Et n'oublie pas aussi de parler d'amour divin aux filles qui les accompagnent. Vas-y mon fils. Raconte-leur tes belles histoires d'oiseaux qui écoutent sagement les Saints Évangiles, de loups féroces que tu convertis en pieux agneaux et de malheureux vers de terre que tu éloignes du chemin pour éviter qu'ils ne se fassent écraser.

Va mon fils. Moi, je vais modestement m'occuper des moyens de rendre au Seigneur la Terre sainte que les Sarrasins occupent. *Si vis pacem in coelis, para bellum in terra*. Si tu veux la paix dans

les cieux, prépare la guerre sur la terre.

Ignorest-tu ce que notre très Saint-Père, le bienheureux Urbain le second, assisté par le Saint-Esprit et les prélats réunis au concile de Clermont, a dit des Sarrasins *ex cathedra* et pour les siècles et les siècles ?

François

Je te demande de m'en instruire, vénérable père car je l'ignore.

Le cardinal

Écoute-moi bien, frère François car ce dogme s'impose à tous les Chrétiens, clercs ou laïques, nobles ou vilains :

« La race perfide des païens qui adorent le pseudo prophète Mahomet n'est que de la paille créée par Dieu et destinée à brûler éternellement en enfer. Leur livre, l'Alcoran a été dicté à Mahomet par son père le diable avec l'aide d'un moine apostat et hérétique. Supprimer un infidèle pour la plus grande gloire de Dieu est œuvre pie. »

Ainsi soit-il.

Laissons Notre Seigneur décider de ton sort. Nous allons obéir à Notre Saint-Père qui nous a ordonné de t'autoriser à prêcher en Terre sainte. En gage de l'affection filiale que nous portons au pape, nous exaucerons le vœu de son petit protégé. Nous te permettons, frère François d'aller porter la bonne parole aux Sarrasins.

Scène deuxième

L'action se déroule dans un désert rocailleux dans le jour qui se lève.

On entend les cloches du camp des croisés qui sonnent matines.

François (*chante*)

« Si j'ai à marcher au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai aucun mal car tu es avec moi. »

*Il est interrompu par des chants en arabe. Il se tait
Une femme s'approche de lui.*

Fatima

Qui es-tu ?

François

La paix soit sur toi ma sœur. Je suis François.

Fatima

Viens-tu vers nous en messager ou désires-tu te placer sous notre protection en embrassant la foi du prophète ?

François

Je ne viens ni en messager ni pour réclamer asile. Encore moins changer de religion. Je viens de la part de Dieu afin de montrer au Sultan ainsi qu'à son peuple la voix du salut et lui annoncer l'Évangile.

Fatima

Quel programme ! Et quel merveilleux prêcheur Rome envoie-t-

elle pour convertir l'émir des croyants ? Un cardinal ? Un évêque ?
Un abbé ?

François

Je suis le plus vil serviteur de Dieu, le plus maladroit de ses
prédicateurs, la plus basse de ses créatures.

Fatima

S'il me restait un doute, cet étalage d'humilité me l'aurait ôté.
Tu es le François, réputé faiseur de miracles, révérend fondateur de
l'ordre des Mineurs et grand protégé du pape Honorius. Tu vois
que je sais ce qui se passe dans votre camp. J'ai entendu parler de
toi et de ton arrivée.

Tu sais qu'en te permettant de venir ici, le cardinal t'a ouvert les
portes de la mort ?

François

Je suis prêt à mourir. Je m'offre au Seigneur comme une hostie
vivante.

Fatima

Allons, François, pas trop de discours. Nous savons bien que
vous les soi-disant soldats du Christ, vous martyrisez plus d'êtres
humains que vous ne comptez de martyrs en vos rangs. Dis-
moi, qu'advierait-il à mon frère le cheikh Fakhar al Din s'il se
présentait aujourd'hui dans votre camp en annonçant qu'il veut
leur pêcher le Coran ?

François

Je pense que celui dont tu parles serait mis à mort à moins que Dieu, au dernier instant comme il le fit pour Abraham ne détourne le couteau du sacrifice.

Fatima

Tu conviens donc qu'à moins d'un miracle, le vieux, sage et pacifique Fakhar al Din serait martyrisé au nom du Christ par les tiens. Alors, dis-moi, quel miracle peut m'empêcher de te faire mettre à mort sur-le-champ ? Ou de te faire enchaîner à ce moulin à la place du mulet pour que tu en fasses tourner la roue le reste de ta vie.

François

Cela soulagerait le frère mulet qui doit être bien las. Je suis entre les mains du Seigneur.

Fatima

Pour le moment, tu es surtout entre les miennes. Maintenant, je vais te conduire au camp du Sultan. Tu marcheras les yeux bandés et en silence.

Elle lance un ordre en arabe.

Scène troisième

Dans la tente du Sultan un vieillard parle à François.

Moshé

Je m'appelle Moshé et je suis médecin et interprète du Sultan. Veux-tu parler la langue des Francs ou celle des Espagnols ? Je les pratique toutes les deux. À moins que tu ne préfères le latin, le grec, l'hébreu ou l'arabe ?

François

Frère Moshé, le franc me conviendra très bien.

Moshé

Par sa compagne Fatima, le Sultan a entendu parler de toi, François. Il sait que ta sagesse est grande et que tu parles toujours d'amour, de charité et de paix. Mais il sait aussi que tu es un ami du pape. Un ami de celui qui envoie dans notre pays ses prêtres et ses soldats avides de notre sang et de nos richesses. Le Sultan veut savoir comment tu parviens à servir deux maîtres aussi différents. Il veut aussi savoir s'il a aujourd'hui face à lui l'ami des pauvres ou celui des puissants.

François

Remercie le noble Miramolin de Babylone et dis-lui que mon seul maître est le Seigneur tout-puissant. Dis-lui que celui qui est en face de lui est le plus humble des serviteurs du Christ. Du Christ qui a vécu pauvre parmi les pauvres et qui est mort sur la Sainte Croix pour la rédemption des péchés des hommes.

Moshé parle en arabe au Sultan puis traduit.

Moshé

La croix dont tu parles, le Sultan la connaît bien. Il dit qu'elle était un instrument de mort destiné aux gens de la plus basse condition. Mais il l'a vu aussi entre vos mains façonnée d'or et enrichie de pierreries. Il a vu aussi la même croix sur la poitrine des soldats, sur leurs étendards et leurs boucliers. Laquelle est donc la vraie croix, te demande-t-il. Celle en bois sur laquelle on clouait les esclaves ou celle que portent vos hommes d'armes et vos prêtres ?

François

La matière dont est faite la croix importe peu. Elle peut être en humble paille ou en or. Ce qui importe aux yeux du seigneur, c'est l'état de l'âme de celui qui la porte.

Seul Dieu connaît le secret des cœurs et des âmes. Lui seul sait si les âmes sont en état de grâce ou pas.

Moshé

(après s'être entretenu en arabe avec le Sultan.)

Le Sultan admet que ta réponse est bonne ou du moins habile. Il dit que lui aussi pense que Dieu est tout puissant et que lui seul connaît le début et la fin des choses. Il dit aussi que nous ne sommes que ses esclaves et accomplissons ses volontés.

François

Amen.

Moshé

Si tu veux absolument discuter de la supériorité de ta croyance

sur la sienne, le sultan te conseille d'en débattre avec le cheikh Fakhar al Din qui parle ta langue. Lui aussi s'est uniquement consacré au service de Dieu. Si vous tombez d'accord, le Sultan vous écoutera et se rangera à votre avis.

Il dit que la question de Dieu attend depuis des siècles et des siècles et qu'elle peut donc encore attendre une nuit. Pour le moment, il souhaite manger et bavarder tranquillement avec toi puis se reposer avec Fatima.

François

Attendez ! Le Saint-Esprit ne m'a pas accordé les mots qu'il faut mais je peux faire parler mon corps. Dis au Sultan que je vais lui montrer physiquement qui est le vrai Dieu. Le mien ou le sien.

Moshé

Tais-toi donc. Le Sultan t'a dit qu'il veut manger et se distraire. Il est patient, mais il n'est pas prudent de le contrarier.

François

Je n'ai pas l'intention de parler. Dis simplement au Miramolin que je vais aller m'asseoir sur les braises que nous voyons là-dehors. Que son prêtre vienne s'asseoir à côté de moi. Dieu jugera. Il brûlera le mauvais croyant et épargnera le vrai.

Moshé

Tu es certain de vouloir affronter cette épreuve ?

François

Je suis prêt. Que le Seigneur m'assiste.

Moshé traduit au Sultan qui lui répond en riant.

Moshé

(Après avoir échangé quelques mots en arabe avec le Sultan)

Le Sultan dit qu'il a vu des sages venus de l'Inde se coucher sur des pointes d'acier, marcher sur des braises ou faire danser des serpents et que cela ne l'a pas convaincu que leur dieu soit le vrai. Maintenant il en a assez et veut que tu partages son repas.

Le Sultan dit que dans son Livre il est écrit : « pourquoi cherchez-vous à argumenter au sujet de choses dont vous n'avez aucune connaissance ? Dieu sait ; mais vous, vous ne savez pas. » Il dit qu'au lieu de parler de sujets dont nous ignorons tout et sur lesquels nous n'avons aucun pouvoir, il préfère t'entretenir de questions plus terrestres.

François

Et de quoi le Sultan veut-il me parler ? Qui a-t-il de plus important au monde que l'amour du Seigneur et la vie éternelle ?

Moshe

Le Sultan veut mettre fin à la guerre qui oppose les Chrétiens et les Musulmans. Il pense que si tu es parvenu jusqu'à lui c'est que Dieu veut faire de toi son instrument. Il veut te charger d'un message à l'intention de ton seigneur pape et de ceux qui le représentent en Égypte.

François

Je ne suis qu'un ignorant et je ne connais rien aux discussions entre les chefs de guerre.

Moshé

Le Sultan estime que tu seras plus utile à Dieu et aux hommes en transmettant ses propositions qu'en marchant sur les braises. Es-tu prêt à l'entendre ?

François

Sultan, je sens au fond de mon âme que tu es sincère, que tu es sur la voie de la conversion et que Dieu va dicter tes paroles.

François s'agenouille et joint les mains.

Seigneur, donne-moi la force de convaincre mes frères chrétiens d'entendre d'une oreille fraternelle ce que le Sultan leur propose.

Scène quatrième

L'action se déroule dans la chapelle du cardinal où les voix se répercutent sur des murs de pierre – comme scène première.

François

Je veux encore vous dire et vous redire, Messire cardinal qui avez la patience d'écouter ma pauvre voix, que j'ai profondément senti chez le Miramolin de Babylone un intérêt sincère pour la vraie foi.

Je lui ai parlé des douleurs endurées par le doux Jésus à l'heure de sa cruelle passion. Je lui ai parlé de l'amour sans mesure dont le fils de Dieu était embrasé sur la Sainte-Croix. De cet amour qui le conduisit à souffrir volontiers pour nous pauvres pécheurs. Et pendant que je parlais, je voyais parfois le visage du Miramolin s'éclairer comme si, de l'intérieur, une lumière très éclatante resplendissait et j'entendais une suave mélodie. C'était comme si un luth céleste...

Le cardinal
(il frappe sur l'accoudoir de son siège)

Merci frère François, mille fois merci, mais l'heure n'est pas aux prêches. Présente nous en quelques mots, si tu en es capable, ce mystérieux message dont tu nous as parlé et que le Sultan t'aurait chargé de nous transmettre.

François

Voici messire cardinal : le Miramolin souhaite mettre fin à la guerre qui l'oppose aux Chrétiens.

Le cardinal

Vraiment ! Et comment cette bête assoiffée de sang chrétien en est-elle arrivée à cette belle conclusion ?

François

Je lui avais expliqué que les souffrances infligées aux humbles par les batailles des seigneurs sont des blessures que nous infligeons à Notre Seigneur. Je lui avais exposé les trésors de douceur qui règnent...

Le cardinal
(*il frappe de nouveau sur son siège*)

Délivre-nous simplement ce message, frère François et garde tes pieux commentaires pour un autre moment.

François

Écoutez-bien messire cardinal la merveilleuse nouvelle que le plus petit et le plus indigne des serviteurs de Jésus-Christ a été chargé de vous transmettre : répondant à mes prières, le Saint-Esprit a soufflé au Miramolin le désir de nous restituer toutes les Saintes Reliques dont les infidèles se sont emparés depuis des années.

Le cardinal

Quelle bonté !

François

Et attendez, messire cardinal, je ne vous ai pas encore annoncé le plus merveilleux. Le Miramolin m'a même laissé entendre, mais je n'ose encore y croire, qu'il pourrait nous remettre la Sainte Croix découverte par Sainte Hélène et qui nous fut enlevée lors de la bataille d'Hattin. N'est-ce point là un véritable miracle pour la chrétienté ?

Le cardinal (*se signant*)

Retrouver la Vraie Croix !

Voilà qui serait en effet une merveilleuse nouvelle. Encore que je méfie des présents des infidèles. *Timeo Danaos et donas ferentes...* Mais, le Sultan n'a-t-il vraiment rien proposé d'autre ?

François

Oh que si révérend père en Christ ! Et ce sont là d'autres merveilles : le Miramolin accepte que les docteurs de l'Alcoran rencontrent les nôtres pour une controverse qui se tiendra dans un lieu de notre choix. Chacun exposera ses arguments à son tour et...

Le cardinal

Halte-là, frère François ! Cette proposition me semble bien plus inquiétante que la restitution des Reliques. Elle me paraît même friser l'hérésie.

Comment ce chien enragé de Sultan ose-t-il nous proposer de confronter nos Saintes Écritures avec les mensonges sataniques de son Alcoran ? De les soupeser comme on le ferait pour des morceaux de viande posés sur les plateaux d'une balance ?

Notre Seigneur nous a ordonné de séparer le bon grain de l'ivraie, pas d'en comparer les avantages et les inconvénients !

C'est là un piège que le diable et ses serviteurs sarrasins ont tendu à ton ignorance théologique.

Tu vois, frère François, à quel point nous devons être prudents. Le démon sait emprunter des figures séduisantes et celui qui n'en connaît pas la malignité se laisse aisément prendre dans ses rets.

Ton Miramolin te reçoit en hôte. Il t'annonce tout gentiment qu'il veut faire la paix. Il te promet de rendre les Saintes Reliques dont sa race maudite s'est emparée et qu'elle a honteusement outragées. Et que te demande-t-il ?

Simplement d'admettre que ta foi en Dieu, en son fils et en son Saint Esprit peut être examinée par les infidèles comme s'il s'agissait d'un vulgaire tapis sur le marché !

Considère, frère François, le précipice dans lequel tu avais

commencé à choir et sur les bords duquel notre paternelle indulgence te retient.

Ton innocence peut sans doute faire merveille en terre chrétienne, mais elle est désarmée face aux ruses diaboliques des infidèles.

Si tu le désires, tout à l'heure je pourrai t'entendre en confession. Je sais distinguer dans les moindres recoins de l'âme les impuretés qu'y déposent Satan et ses créatures.

Sont-ce là toutes les propositions que tu as reçues des ennemis de la Croix ?

François

Non point, mon père mais je n'ose vous parler de biens terrestres après avoir évoqué les Très Saintes Reliques de la passion de Notre Seigneur Jésus.

Le cardinal

Parle pourtant mon fils. Nous le voulons.

François

Le Miramolin propose de rendre la Terre Sainte à son roi le sire Jean de Brienne.

Le cardinal

A-t-il parlé de Jérusalem ?

François

Le Miramolin assure que la ville pourra redevenir la capitale

de son royaume. Le nom de Jésus-Christ pourra de nouveau être célébré dans la Jérusalem terrestre. Son Saint-Sépulcre sera de nouveau...

Le cardinal

Dieu soit loué ! Mais dis-moi ce qu'il demande en échange ?

François

Il demande que les soldats chrétiens quittent les terres de son royaume d'Égypte et qu'ils s'engagent à ne jamais tenter de les conquérir.

Le cardinal

L'avenir n'appartient qu'à Dieu. Mais continue, frère François.

François

Une fois leurs frontières bien établies, les deux royaumes pourront vivre en paix l'un à côté de l'autre. Les Musulmans pourront aller prier à la mosquée El Aqsa de Jérusalem, les Juifs au temple de Salomon et les Chrétiens dans leurs lieux saints même s'ils sont situés en dehors des limites du royaume des Francs.

Le cardinal

Quelle perversité ! J'espère que tu ne te rends pas compte du caractère diabolique des mots qui viennent de franchir tes lèvres, François ? Les juifs déicides et les Mahométans sataniques vivant et priant côte à côte leurs faux dieux sous la protection de la

Croix ! En parfaite harmonie avec les Chrétiens ! Quelle insulte à Notre Seigneur ! *Horrible auditu !*

François

Messire cardinal, je voudrais ajouter que le Miramolin...

Le cardinal

Merci frère François. Nous t'avons longuement écouté et nous allons maintenant délibérer sur ce que tu nous as dit. Nous te ferons appeler pour te faire part de nos décisions. Va en paix.

Maintenant, je t'ordonne une cure de silence.

François

Qu'il en soit fait suivant ta volonté, révérend père en Christ.

Le cardinal

Si le Sultan vient vers nous demain et nous demande de l'instruire dans la vraie religion, nous lui ouvrirons paternellement les bras. Mais il doit auparavant se dépouiller de tous les attributs de sa prétendue royauté et cesser de prétendre que sa superstition est l'égale de notre religion universelle.

La glorieuse Église romaine ne peut admettre qu'existent à côté des royaumes chrétiens d'autres royaumes peuplés et dirigés par la race impie des idolâtres et le Saint-Concile de Latran nous interdit formellement de vivre sous la domination d'un païen ou d'un Juif.

Aujourd'hui, en Espagne, les ennemis de la Croix sont repoussés vers la mer. Demain, ils seront chassés de l'Égypte. Lorsque les soldats du Christ auront nettoyé l'Espagne, l'Afrique et la Syrie du fléau diabolique, le règne de la Croix sur terre sera arrivé. En

attendant ce jour béni, nous ne pouvons nous accorder aucun repos. Nous ne devons accepter aucune trêve avec l'antéchrist. Un Chrétien ne pactise pas avec le démon. Il le détruit au nom du Dieu tout-puissant et de son fils mort sur la croix pour nos péchés.

En vérité, celui qui répugne à accomplir ce devoir sacré sera rangé parmi les ennemis du Christ et chassé de la communion des fidèles !

Scène cinquième

Le cardinal

Nous sommes encore hésitants, mon fils. Après en avoir débattu, nous nous demandons toujours ce que nous devons faire. Accorder créance aux propositions du Sultan de Babylone et faire la paix avec lui comme le roi Jean le souhaite ou fermer nos oreilles à ses discours mensongers et poursuivre contre lui la Sainte Guerre. Peux-tu nous aider à prendre la bonne décision ?

François

Qui suis-je pour donner mon point de vue sur un pareil sujet messire cardinal ? Toutefois, pour avoir parlé...

Le cardinal

Tu en as assez dit, frère François et tu m'as soudain ouvert les yeux. Ta réputation de sagesse et de sainte humilité n'est pas usurpée.

Comment en effet pourrions-nous prétendre, nous, pauvres pécheurs, résoudre avec nos faibles esprits une pareille question ! Assurément, c'est au Christ qu'il nous faut demander conseil, lui

seul peut nous éclairer.

J'en appelle au jugement de Dieu !

J'ouvre son Livre au hasard et nous nous en remettrons à ce qu'il nous dira. Écoute, frère François :

Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram: non veni pacem mittere, sed gladium.

Il est écrit par Saint Matthieu : « Ne pensez pas que je vienne apporter la paix sur la terre. Je ne viens pas apporter la paix mais le glaive ». Voilà qui est clair ! Dieu nous a montré la voie. Même si elle est rude, comment désormais pourrions-nous hésiter. Seigneur que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Mon frère, puisque Notre Seigneur en a ainsi décidé ; nous porterons le glaive parmi ses ennemis. Nous donnerons demain l'assaut aux murailles de Damiette.

LES AUTEURS :

Jean Weber

Journaliste aujourd'hui honoraire passé par l'*Humanité*, le *Canard Enchaîné* et l'AFP il y a chez lui un goût affirmé pour la démoralisation. En passant, la soixantaine bien sonnée, de l'article de presse au roman il n'aura rien perdu de son pessimisme. Noir, chez lui tout est noir. Aucun train n'arrive à destination. Les bienfaiteurs de l'humanité pointent tous au chômage et la jeunesse s'enrhume. D'ailleurs, il n'écrit que quand il est convaincu que le pire reste à venir. Elle est loin l'époque barricadière où il pensait pouvoir changer la vie...

Brice Gautier

Brice Gautier est un auteur dilettante qui écrit peu, uniquement des nouvelles dont on se demande bien à quel genre elles appartiennent. Claires ou sombres, parfois teintées de fantastique ou carrément de science-fiction, parfois teintées de rien de spécial, on les retrouvera dans les revues *Harfang*, *Rue Saint Ambroise*, *Arkuiris*, *Le Cafard Hérétique* ou *Pourtant*. C'est à se demander s'il n'est pas du genre à considérer qu'en littérature, comme pour les êtres humains, il est idiot et vain de vouloir distinguer des races ou des genres là où rien ne vaut le métissage et la nuance. Sa vie privée est protégée par une armée d'homonymes, de sorte qu'on ne peut pas réellement décider s'il est directeur des ventes dans un cabinet d'avocats, conseiller financier à la Banque Postale, enseignant-chercheur dans une discipline que personne n'a envie de comprendre ou coiffeur pour chiens en Nouvelle-Calédonie.

Gilles Ascaso

Né près des montagnes, il vit aujourd'hui près de l'océan. Il aime les villas balnéaires, de tous les styles et de toutes les époques.

Un premier recueil de nouvelles, *Violences brèves*, a été publié chez Lunatique, et quelques-uns de ses tableaux dans le numéro 10 de la revue *Le cafard hérétique*.

Cyril C. Sarot

Cyril C. Sarot, né un jour, quelque part, entre le Puy-de-dôme et sa mère.

Activité principale : écoute pousser ses cheveux (ce qui lui prend déjà un temps considérable).

A écrit des chansons, fait quelquefois des livres :

Juste qu'on peut vivre (Gros Textes, 2018).

474 variations avec le mot travail (Gros Textes, 2020).

Dominique Louyot

Dominique Louyot est né en 1960. Depuis 35 ans, il enseigne le français et l'histoire dans un lycée professionnel en Moselle. Il s'est essayé à plusieurs genres : le fantastique (souvent teinté de science-fiction), la science-fiction (souvent teintée de fantastique), le policier (toujours parodique). Ses récits, ce sont d'abord des images isolées, violentes, paisibles, à partir desquelles il construit patiemment ses histoires. Quelques-unes, étranges, oniriques, humoristiques, cruelles, ont été mises en ligne par les Editions de l'Abat-Jour.

Claire Von Corda

Parano, pisseuse, branleuse, Claire Von Corda écrit pour tenter de mettre K.O ses propres angoisses. Son écriture se situe entre la prose poétique, les boucles surréalistes et la description du quotidien. En ressortent des tableaux saturés de névroses et de violence.

Elle a participé à des revues, des fanzines (*Violences*, *Gorezine*, *Le Bateau*), à l'anthologie *Dimension Violences* chez Rivière Blanche et son livre, *Du Délire*, a été publié chez ce même éditeur. Un recueil de ses poésies figure au catalogue des Crocs Électriques.

Elle habite dans un appartement à Toulouse où elle joue de la musique.

Maëlig Duval

Née en 1979 près de la mer, Maëlig Duval coule désormais des jours d'encre près d'un canal. Après plusieurs publications en revues et anthologies, elle s'installe chez Gephyre éditions pendant trois romans. Il faut croire cependant que l'appétence pour les nouvelles relève du même mécanisme que les virus saisonniers (et Terminator) : ça revient.

https://www.gephyre.com/?s=Duval&post_type=product

Stéphane Paccaud

Dans la vraie vie, Stéphane Paccaud enseigne la littérature dans un lycée technique. Également musicien il compose pour le théâtre ainsi que pour diverses productions audiovisuelles. Dans son autre vie, cet helvétiste hyperactif publie de la poésie, des nouvelles et des chroniques. Il adapte également des textes au théâtre dont il réalise les mises en scène.

Goliathus

Goliathus est l'avatar créatif et littéraire d'un personnage réel. Genre : Homo Sapiens ; espèce : Auteur dé-sidéré ; famille des piétons constamment dans la lune. Il habite une utopie urbaine nommée Paris. Son travail d'écriture et de photographe le fait naviguer entre réalisme magique, science-fiction et entomologie et l'amène parfois à revisiter des souvenirs d'enfance. Le coléoptère tatoué sur son épaule est un souvenir de son Afrique natale et le symbole de sa métamorphose... Il avoue avoir emprunté des vers à J.L.Borges et à H.Murakami son personnage le plus énigmatique ! Découvrez ici son univers : <https://www.goliathusgoliatus.com/>

Jean-Pierre Védrines

Jean-Pierre Védrines est né le 28 janvier 1942 à Lunel (Hérault) où il habite. Poète et romancier, il a fondé la revue *La main millénaire* en 2011. Par ailleurs, en quête de « personnages vivant à l'air libre », il construit patiemment dans les dédales de son atelier un univers secret – objet de ses rêves – fait d'encre, de collages, d'assemblages de divers matériaux trouvés au hasard de ses promenades.

jean.pierre.vedrines@cegetel.net

Keyvan Sayar

Franco-iranien, Keyvan a grandi en banlieue parisienne puis fait ses valises pour vivre à Grenoble, Dublin, La Haye, Bruxelles, Santo Domingo et Brasilia. Cent vingt-trois, quatorze et nonante-neuf sont ses chiffres préférés. Il est timide avec tout le monde sauf avec toi. Ses points communs avec Victor Hugo sont d'aimer les gilets, les phrases un peu longues et les pains au lait.
<https://keyvan.lesdoigtsbleus.org/>

Tampa Simoni

Ce n'est pas son vrai nom, c'est celui de la femme dont elle est amoureuse et qu'elle rêve d'incarner. Celle qui garde rancune à ses ennemis et qui affectionne les vengeance dévorantes. A travers des textes courts à fins tragiques, elle signe un pacte avec le passé qui ne passe pas. Tampa Simoni, un bien joli nom... ça sonne sensualité, ça sonne bile noire, ça sonne « guérillère », ça sonne bien.

L'amour passe, paraît-il, mais la vengeance ! Ah ! Le temps la rend plus belle et plus terrible ! Pamphile Lemay

Francis Zamponi

Francis Zamponi est né à Constantine (Algérie) le 8 avril 1947 d'un père policier corse et d'une mère institutrice pied-noir. Il a vécu jusqu'à l'âge de 11 ans en Algérie.

Il a travaillé comme assistant réalisateur, monteur et restaurateur avant de devenir journaliste spécialisé en police et justice en particulier à *Libération*

Il vit à Montpellier où il est journaliste indépendant, écrivain et formateur en journalisme.

<http://www.franciszamponi.fr/>

Rendez-vous en été 2021 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :

www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Pascale C.
Conception multimédia : Jérôme Bertho
Maquette : Éfélyd
Illustration couverture : OpenClipart-Vectors
Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-21-6

Dépôt légal : Janvier 2021

© Les auteurs et Squeeze